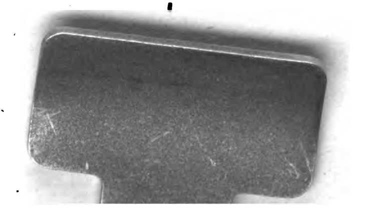


. gall.
64

Aucassin



AUCASSIN ET NICOLETTE

Imprimé à 150 exemplaires
dont 100 pour le commerce.

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois,
55, *quai des Augustins.*

AUCASSIN

ET

NICOLETTE

Roman de Chevalerie

PROVENÇAL-PICARD

PUBLIÉ AVEC INTRODUCTION ET TRADUCTION

PAR

ALFRED DELVAU

(*Tiré d'un manuscrit du* XIIIe *siècle, appartenant à la Bibliothèque Impériale.*)



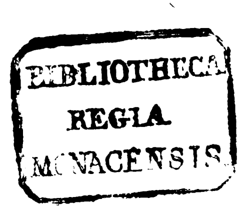
PARIS

LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE

RUE DES PRÊTRES-SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, 14

—

M DCCC LXVI


BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS



INTRODUCTION

I

On s'obstine à chercher dans les littératures étrangères des chefs-d'œuvre qu'offre en si notable quantité notre littérature nationale. Les littératures étrangères ont du bon, mais nous avons du meilleur. Quand je veux admirer, je n'ai pas besoin de me déranger: j'ai sous la main, comme type d'épopée, la *Chanson de Roland*, et, comme type de pastorale, *Aucassin et Nicolette*.

La *Chanson de Roland* vaut l'*Iliade*, Théroulde vaut Homère : deux œuvres sœurs, malgré la différence des soleils qui les ont fait éclore ; deux hommes de génie

frères, malgré la différence des époques auxquelles ils ont vécu. Nous avons notre poëme épique, et ce n'est pas la *Henriade*, dont je n'ai jamais pu « sentir les beautés, » n'ayant pas l'esprit assez « formé » pour cela.

L'*Iliade* raconte la prise de Troie, — un triomphe. La *Chanson de Roland* raconte la bataille de Roncevaux, — une défaite. Mais je ne sais pas si la défaite n'est pas plus glorieuse que le triomphe! La bataille de Roncevaux fut le défilé des Thermopyles de ce chevaleresque Léonidas qui avait nom Roland; elle fut le Waterloo de ce premier Napoléon qui avait nom Charlemagne. Le cœur vous bat en lisant cette sublime agonie d'une poignée de héros combattant contre une armée de deux cent mille Sarrasins; il vous bat et vous saigne aussi rouge que le noble sang qui sortit à gros bouillons de ces mâles poitrines trouées par le fer des Barbares du midi, comme devaient l'être, huit cents ans plus tard, par le fer des Barbares du nord, les vaillantes poitrines de nos soldats. Ah! pourquoi le cacherais-je? moi aussi, comme cet honnête rustre italien dont parle le Pogge, j'ai *naïvement* pleuré, et mes plus chaudes larmes,

au récit de la mort de Roland, notre Cid Campéador, cet homme à l'âme géante qu'exaltait l'amour de la patrie plus encore que son respect pour le grand empereur! Oui, au récit de cette catastrophe grandiose, au-dessus de laquelle planera sans cesse, avec le souvenir des victimes, celui du bourreau, le traître Ganelon, j'ai pleuré, — et je ne regrette pas mes larmes; car c'est en le lisant que je me suis senti vraiment fier d'être Français, bien plus qu'en regardant le bronze orgueilleux de la place Vendôme,

Que jamais sans pâlir ne regardent les mères!

Voilà pour la *Chanson de Roland*, qui vaut l'*Iliade* et l'*Odyssée* réunies. *Aucassin et Nicolette* vaut *Daphnis et Chloé*, et son auteur anonyme vaut Longus. Ce sont deux histoires fort simples — et très-dramatiques. Toutes deux ont la saveur et la fleur de fruits mûrs à point, intacts en dedans comme en dessus. C'est une glorification naïve de l'amour, plus fort que la guerre, plus fort que la famille, plus fort que la religion, plus fort que tout. Mais, dans *Aucassin* spécialement, exquisité de ce sen-

timent, même dans son épanouissement tyrannique, souverain, même dans sa matérialité : c'est de l'amour physique platonisé par une sorte de raffinement voluptueux, de délicatesse libertine, — que l'on me passe cette expression, qu'il me serait facile de justifier par des exemples. Ce n'est pas une pastorale de trumeau, une idylle à la Florian, où le cœur fait entendre son petit ronron prétentieux et quintessencié : c'est une belle et forte tendresse, humaine et vivante, qui rend esclaves l'un de l'autre, et heureux de l'être, deux beaux enfants pleins de santé, dont le sang coule rouge et chaud. Vaillant amour! dont l'expansion, même dans ses hardiesses, ne peut pas plus scandaliser la Morale que ne la peut choquer la nudité de Daphnis se baignant devant Chloé.

> Dox est li cans, biax est li dis
> Et cortois et bien assis ...

L'éloge est mérité, et l'auteur a bien fait de se l'adresser à lui-même, — en avancement d'hoirie. La Postérité est une justicière à la façon du roi Don Pèdre : elle est cruelle —et elle boite. Comme son jugement tarde toujours à se manifester, et qu'il ne se mani-

feste au profit des vivants que lorsqu'ils sont morts, le mieux est encore de s'en passer en s'en fabriquant un qui ne blesse personne et qui satisfasse quelqu'un. Quelqu'un, bien entendu, c'est l'auteur.

Dox est li cans, biax est li dis
Et cortois et bien assis ...

Très-doux l'un, très-beau l'autre, en effet. Je doute qu'il y ait — je ne dis pas dans notre littérature contemporaine, si pauvre, mais dans toute notre littérature — une page comme celle où l'auteur inconnu fait le portrait de son héroïne en racontant son évasion. Cela vous met l'eau à la bouche : « Ce fu el tans d'esté, el mois de mai, que li jor sont caut, lonc et cler, et les nuis coies et series. Nicholete jut une nuict en son lit, si vit la lune luire cler par une fenestre, et si oï le lorseilnol canter en garding, se li sovint d'Aucasins son ami qu'ele tant amoit.. Ele avoit les caviaus blons et menus recercelés, et les ex vairs et rians, et le face traitice, et le nés haut et bien assis, et les levrètes vermelettes plus que n'est cerise ne rose el tans d'esté, et les dens blans et menus ; et avoit les mameletes dures qui li souslevoient sa

vesteure ausi com ce fuissent dex nois gauges ; et estoit graille parmi les flans, qu'en vos dex mains le peusciés enclorre ; et les flors des margerites qu'ele ronpoit as ortex de ses piés, qui li gissoient sor le menuisse du pié par deseure, estoient droites noires avers ses piés et ses ganbes, tant par estoit blance la mescinete... »

On comprend sans peine qu'Aucassin soit amoureux de tant de charmes : Nicolette est bien la plus appétissante fille qui se soit jamais offerte aux lèvres gourmandes d'un homme. On comprend aussi qu'à son tour Nicolette soit amoureuse de son amoureux ; car l'auteur inconnu de cette ravissante pastorale chevaleresque — non par impuissance, mais par un ingénieux raffinement d'esprit, et pour mieux prouver combien ces deux beaux enfants sont faits l'un pour l'autre — trace d'Aucassin le même portrait que de Nicolette, les « dex nois gauges » exceptées. L'un est en homme ce que l'autre est en femme : deux corps fondus en un seul — comme celui de la nymphe Salmacis et celui du fils d'Hermès.

Cependant, ce mutuel amour, qui eût attendri des tigres, irrite le comte Garin de

Beaucaire; car les pères, oubliant toujours qu'eux aussi ont été jeunes et accessibles aux sollicitations de la chair, deviennent impitoyables pour les fils qui se permettent de faire ce qu'ils ont fait eux-mêmes, et, l'orgueil du nom et du rang parlant plus haut que la voix des entrailles, ils ne craignent pas de séparer des cœurs qu'ils devraient au contraire rapprocher. Mauvais jardiniers, les pères! ils font des marcottes au lieu de faire des greffes..... Il faut que ce soit un grossier soldat, la *gaite* de la tour où est enfermé Aucassin, qui donne à ce père cruel une leçon de pitié, comme son fils lui a donné une leçon d'honneur en le rappelant au respect de la chose jurée et en l'accablant du mépris que l'on doit aux trahisseurs de serments.

Dox est li cans, biax est li dis
Et cortois et bien assis....

Et c'est ainsi de la première ligne à la dernière. Il n'est pas une page d'où ne s'échappent, comme d'un jardin, des parfums de fleurs exquis et des gazouillements d'oiseaux rares,—le jardin de l'amour! On suit ces deux chères créatures emparadisées par-

tout où il leur plaît d'aller, sans songer un seul instant à trouver le chemin long. Nicolette s'échappe courageusement de sa prison et se réfugie dans la forêt, préférant les animaux féroces aux hommes,— plus féroces et plus bêtes que les animaux : on l'accompagne dans sa fuite, tremblant pour elle, ému comme elle, attristé comme elle par l'attente de son ami. Son ami vient, ils se retrouvent, « ils s'accolent et se baisent » : on tressaille des battements de leurs cœurs, on jouit de la félicité idéale — et positive — de leurs âmes. Ils s'en vont par monts et par vaux, s'accolant et se baisant en route, pour passer le temps, au grandissime galop de leur grand diable de cheval—qui par parenthèse a bien l'air d'être l'hippogriffe ailé d'Andromède et de Persée : on court tout haletant derrière ce couple enivré de lui-même ; on se laisse emporter dans le tourbillon parfumé où ils roulent, et quand, arrivés sur le bord de la mer, ils montent dans la galiote des marchands, on y monte avec eux pour assister avec eux aux étranges choses du pays de Torlore. Enfin, quand, après des aventures et des mésaventures dont le récit ne lasse

pas un seul instant, ces deux parangons de jeunesse, de beauté et d'amour, reçoivent la récompense de leur mutuelle tendresse, quand ces deux amants s'épousent, on leur sert de témoin.

II

Tel est le roman d'*Aucassin et Nicolette*. Je n'ai pas, on le devine, la prétention d'avoir déniché ce merle blanc littéraire; pour cela, il aurait fallu me lever plus tôt, c'est-à-dire naître au commencement du XVIIIe siècle, au lieu de naître presqu'au milieu du XIXe. Longtemps avant moi, bien longtemps, un fureteur habile, héritier de l'ardeur patriotique de dom Rivet et de l'ardeur philologique de Du Cange, académicien par-dessus le marché, Lacurne de Sainte-Palaye enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, avait mis la main sur ce *rara avis*, un peu lourdement peut-être. « Cet ouvrage, dit-il dans son Avertissement des *Amours du bon vieux temps*, se trouve dans un ma-

nuscrit qui a près de 500 ans d'ancienneté [1]. Il fut composé vers le temps de saint Louis pour être récité et chanté dans les cours des rois, et des princes et des seigneurs. Le trouverre ou jongleur qui faisoit le premier rôle, récitoit à voix haute et sonore l'histoire ou la fable en prose qui est toujours précédée par ces mots : *On dit, on chante, on fabloye*. Ce qui est en vers, précédé des mots : *On chante,* étoit mis en musique, et se chantoit sans doute en chœur par la troupe des chanteurs à qui le chef donnoit le ton [2]. Un nombre infini d'instruments de toutes espèces, joués par les jongleurs et les ménestriers de la même bande, formoit l'accompagnement.

« Tous les vers d'un même chant ou d'une même suite rimoient ensemble, hormis le dernier vers; mais les rimes n'en seroient pas de mise aujourd'hui : outre que la prononciation étoit fort différente de la nôtre (car Aucassin rimoit à *is* et se prononçoit

[1] Manuscrit nº 2168 du fonds français de la Bibliothèque Impériale, ancien nº 7989[2] Baluze.

[2] Sur le manuscrit, la musique de ces vers est notée. C'est, bien entendu, du plain-chant sur la clef d'*ut*, parce que cela se chantait autrefois comme la séquence se chante encore à l'église entre l'épître et l'évangile.

Aucassin ou Aucassis), nos pères se contentoient des assonances, ou de la plus légère ressemblance dans la finale des mots.

« L'attention de ne point faire rimer le dernier vers de chaque reprise avec les précédents semble indiquer un dessein formel d'avertir le trouverre qu'il devoit se préparer à commencer son récit en prose; c'étoit une espèce de réclame pour le déclamateur qui avoit à reprendre son rôle lorsque le chanteur alloit finir le sien. »

Cela est bien, cela nous édifie[1], et nous en sommes reconnaissants envers Lacurne de Sainte-Palaye. Mais où notre gratitude doit s'arrêter, c'est au seuil même de sa traduction. Malgré le soin qu'il prend de faire

[1] A moitié : quelques parties de l'explication du savant académicien restent obscures. Ainsi, quelque envie que j'en aie, je ne saurais lui concéder « le nombre infini d'instruments de toutes espèces » : le *jogleor* ne jouait que de la vielle. Les « instruments de toutes espèces, » dont parle ici Lacurne de Sainte-Palaye, nacaires et flageolets, cors et psaltérions, flûtes et guiternes, servaient aux orchestres, mais non aux accompagnateurs des chansons de geste. Le jongleur était seul pour chanter le poëme composé par le trouvère, et il le chantait en s'accompagnant d'un seul instrument, la vielle, rien que la vielle, mais seulement au commencement et à la fin de chaque *laisse* ou couplet, le récitatif en prose se passant ordinairement de musique.

déclarer par son libraire qu'elle a « obtenu les suffrages distingués » des lecteurs du *Mercure*, nous sommes forcé de lui refuser le nôtre, parce que, contrairement à sa propre déclaration, il n'a pas « rendu scrupuleusement dans la prose la simplicité et la naïveté du dialogue, et, qu'à l'égard de la versification, il n'a pas conservé aussi « exactement » la mesure et les rimes. » C'est *Aucassin et Nicolette*, comme le *Petit Jehan de Saintré* du comte de Tressan est le *Jehan de Saintré* du manuscrit original. Quoiqu'il soit de mauvais goût de médire de ses devanciers, je ne puis m'empêcher de signaler ici, rapidement, les imperfections notoires de la traduction de Lacurne de Sainte-Palaye, — qui eût pu être si parfaite.

Non-seulement ce savant académicien supprime des détails charmants et significatifs, — par exemple les vers où Aucassin parle de l'effet miraculeux produit sur un malade par la vue de la « jambète » de Nicolette, et ce passage où, emporté par sa passion, il fait du Paradis un tableau si peu flatteur, — non-seulement Lacurne supprime ces détails exquis, mais trop souvent il substitue sa propre imagination à celle de l'auteur in-

connu qu'il s'était chargé de faire connaître au monde des délicats ; au lieu d'un mot à mot naïf, il nous donne un à peu près pompeux, au lieu d'une traduction une imitation, — ce qui n'est pas du tout la même chose. En veut-on des preuves ? En voici, au hasard :

Le texte porte : « Ele avoit blonde la crigne, » que Lacurne traduit par : « Chevelure blonde et poupine. » Pourquoi *poupine?*

Le texte porte : « Le face cler et traitice, » que Lacurne de Sainte-Palaye traduit par :

> La rose au matin
> N'étoit si fraîche que son teint.

Pourquoi tant de mots quand un seul — *attrayante* — suffit ?

Le texte porte : « Se vos ne le m'afiés, se je ne vos fac jà cele teste voler, » que le savant académicien traduit par : « Je vous fais sauter la cervelle. » D'un coup de pistolet, probablement ?

Le texte porte : « Dites li qu'il a une beste en ceste forest, » que Lacurne traduit par *biche*. Une biche est une bête, mais une bête

n'est pas toujours une biche — ni un académicien toujours un savant.

Le texte porte: « Je m'en sui bien acaités vers li, » que Lacurne traduit par: « Ma commission est faite. » Pourquoi ne pas ajouter, pendant qu'il y est: « Et la course est payée? »

Le texte porte: « Et estoit cauciés d'uns housiax et d'uns sollers de buef, fetés de tille[1], » que Lacurne traduit par: « Il avoit des bottes de bois de tilleul. » Je sais bien que tilleul vient de *tilia;* mais, outre que le paysan rencontré dans la forêt par Aucassin est po-

[1] Cette phrase fait partie de l'épisode du bouvier qui a perdu « Roget, li mellor de ses bués, » et que rencontre Aucassin dans la forêt où s'est refugiée Nicolette; épisode qu'on a déclaré aussi inopportun, aussi inutile que celui du roi de Torelore. Deux hors-d'œuvre, sans doute, mais d'une forte saveur: le premier, simple et grandiose comme une page de l'*Odyssée*; le second, d'une haute bouffonnerie, renouvelée — non des Grecs — des sauvages. Un roi en gésine, une reine armée en guerre!

Je suis de ceux qui dînent volontiers avec des hors-d'œuvre. D'ailleurs, ce dernier épisode du roi de Torelore va m'aider à prouver l'utilité des inutilités en confirmant l'âge exact du manuscrit unique d'Aucassin, déjà fourni par une étude attentive de son orthographe. Torelore, c'est Aigues-Mortes, « vulgairement appelé le pays de Turelure — dit Lacurne de Sainte-Palaye — à cause des singularités qui regardent le pays et ses habitants; ceux-ci, presque tous pêcheurs, gagnent leur vie à reculons, marche ordinaire de ceux qui pêchent en retirant leurs filets. C'est un pays, d'ailleurs, où, plus il pleut, plus la

sitivement chaussé de houseaux et de souliers de cuir, Lacurne de Sainte-Palaye aurait dû se rappeler que la *tille* est le produit du *teillage*, c'est-à-dire de la filasse.

Je pourrais multiplier mes preuves en multipliant mes citations; mais à quoi bon? La gloire de Lacurne de Sainte-Palaye n'en serait pas pour cela diminuée d'un iota, ni la mienne augmentée d'une panse d'*a*. Il n'a pas eu, cela est clair, pour le précieux manuscrit qui nous occupe, tout le respect qu'il lui devait; il l'a traité un peu trop cavalièrement; mais enfin il l'a traité de son

terre est dure, parce que le sable qui fait le sol s'endurcit par la pluie. Les montagnes de ce pays-là, qui ne sont que de sable, sont souvent transportées par les vents. C'est enfin un pays où, plus il fait chaud, plus il gèle, le sel des salines de Pecais, voisin d'Aigues-Mortes, ne se cristallisant (ce qui est une espèce de congélation) que par la force de la chaleur.» Or, Torelore étant Aigues-Mortes, est naturellement le petit port méditerranéen fondé par Marius, où s'embarqua saint Louis en 1248 et en 1269, et où personne aujourd'hui ne pourrait s'embarquer — par cette victorieuse raison que cette ville se trouve, par suite d'ensablements successifs pareils à ceux dont Bruges a été la victime, à 8 kilomètres de la mer, assez avant dans les terres, comme on voit. Or, enfin, saint Louis s'étant embarqué à Torelore, dans les parages duquel croisent les Sarrasins du roman d'*Aucassin*, n'est-on pas autorisé à en conclure que ce roman est contemporain de saint Louis, c'est-à-dire du milieu du XIIIe siècle?

mieux; il a fait pour lui tout ce qu'il était en son pouvoir de faire à une époque où Watteau et Lancret, Boucher et Vanloo, étaient les peintres préférés, et où, pour répondre au besoin de sensations galantes que la Régence avait mis à la mode, le marquis de Paulmy fondait la *Bibliothèque universelle des romans*,—une mascarade littéraire, dans laquelle les farouches héros des légendes carlovingiennes défilent costumés en mousquetaires. On peut regretter qu'il n'ait pas fait davantage, tout en constatant qu'il eût pu faire beaucoup moins. Il y a des intentions qui valent des actions.

III

En ai-je dit assez pour donner à ceux qui ne l'ont encore lue ni dans l'original ni dans la traduction[1], envie de lire cette adorable

1 Dans l'original, — c'est-à-dire, soit sur le manuscrit de la Bibliothèque Impériale, soit sur le texte publié par Méon, soit enfin sur celui publié par MM. L. Moland et d'Héricault. Dans

pastorale chevaleresque, cette sorte d'idylle héroïque intitulée *Aucassin et Nicolette?* Je le crois,—du moins je l'espère. Pour les tenter davantage du délicat péché de curiosité, j'ajouterai qu'à tous ses titres à l'attention des gens de goût et à la sympathie des gourmets de lettres, elle en tient un dernier en réserve, le plus inattendu de tous : le style dans lequel elle est écrite!

J'avais raison de comparer, ainsi que je l'ai fait en commençant, ce roman d'amour, si chaste et si chaud, au roman rustique de Longus, si chaud et si chaste : les analogies sont nombreuses et frappantes, forme et fond, canevas et broderie. *Daphnis et Chloé* est une histoire grecque racontée par Amyot, écrivain gaulois. *Aucassin et Nicolette* est une histoire provençale racontée par un trouvère du Nord,—des mœurs du pays d'*oc* en langue d'*oil!* un oranger planté en pleine terre picarde! Et, dernière analogie, ou, si l'on veut, dernière coïncidence : le manu-

la traduction,—c'est-à-dire, soit dans celle de Lacurne de Sainte-Palaye, soit dans celle de Legrand d'Aussy (remarquablement défectueuse), soit enfin dans celle de Fauriel, incontestablemen la meilleure.

scrit de *Daphnis et Chloé* de la Bibliothèque Laurentienne de Florence a sa fameuse tache d'encre; le manuscrit d'*Aucassin et Nicolette*, de la Bibliothèque Impériale de Paris, a une déchirure [1] qu'il doit à quelque Paul-Louis trop passionné pour notre vieille littérature ou à quelque rat trop épris de notre vieux parchemin. Solution de continuité dans l'un, lacune dans l'autre! La parenté est complète.

Mais

> No cantefable prent fin,
> N'en sai plus dire.

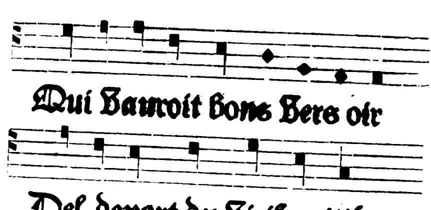
ALFRED DELVAU.

Paris, 1er *mai* 1866.

1 Cette déchirure se trouve à la page 66, après « et il erra tant qu'il vint, » et avant « defors et dedens. » Le sens, à peine interrompu, peut être facilement reconstruit, ainsi qu'on le peut voir par les mots que j'ai soulignés dans ma traduction.

Il y a une seconde déchirure, moins grave encore, dans les vers qui suivent.

Cest Daucasin
⁊ de Nicolete.



Del deport du vieil caitif
De deus biax enfans petis
Nicholete ⁊ Aucasins
Des grans paines q̄l soufri
Et des proueces q̄l fist

AUCASSIN ET NICOLETTE.

Qui veut ouïr de beaux vers,
Amusement d'un vieillard,
Touchant deux chers beaux enfants,
Aucassin et Nicolette,
Rossignolet et fauvette?
Nous allons chanter ici
Les misères qu'il souffrit

Por samie a le cler vis.
Dax est li cans/ biax est li dis/
Et cortois ⁊ bn̄ asis/
Nus hom nest si esbahis
Tant dolans ni entrepris
De grant mal amaladis
Se il loit ne soit garis
Et de ioie resbaudis



Tant parest douce.

Or dient ⁊ content ⁊ fabloient.

Et les prouesses qu'il fit
Pour sa mie au clair visage.
Doux, le chant; beau, le récit,
Courtois et bien composés.
Il n'est homme si chagrin,
Si marmiteux, si malade,
Qui ne soit tout resbaudi,
Remis et regaillardi
Par cette histoire amoureuse,
Tant douce elle est.

Ici l'on dit, conte et fabloie.

i qnes Bougars de Valence faisoit guere au conte Garins de Biaucaire, si grant et si meruelleuse et si mortel, ql ne fust i. seux iors aiornes ql ne fust as portes et as murs et as bares de le vile a c. cheualiers et a x. mile sergens a pie et a ceual. Si li argoit sa terre et gastoit son pais et ocioit ses homs. ¶ Li qnes Garins de Biaucaire estoit vix et frales, si auoit son tans trespasse. Il nauoit nul oir, ne fil, ne fille, fors un seul vallet, cil estoit tex con ie vos dirai. Aucasins auoit a n li damoisiax, biax estoit et gens et grāt et biē tailliés de ganbes et de pies et de cors et de bras. Il auoit les cauiax

Le comte Bougars de Valence faisait si âpre et rude guerre au comte Garin de Beaucaire, qu'il ne se passait pas un seul jour nébuleux sans qu'il en profitât pour se porter aux murs et aux barrières de la ville à la tête de cent chevaliers et de dix mille serviteurs à pied et à cheval, lesquels saccageaient et gâtaient le pays dont ils massacraient les habitants. — Le comte Garin de Beaucaire, qui était vieux et cassé et avait trépassé de beaucoup son temps, n'avait nul héritier, nul fils, nulle fille, fors un seul jouvenceau qui avait nom Aucassin. Aucassin était bel et gent, grand et bien taillé de jambes et de pieds, de corps et de bras. Il avait les cheveux blonds, fins et crespelés, les yeux vairets et riants,

blons & menus recercelés, & les ex vairs & rians, & le face clere & tratice, & le nes haut & bié assis, & si estoit enteciés de bones teces, qn lui né auoit nule mauuaise, se bone nõ; mais si estoit saupris damor q̃ tout vainc, q̃l ne voloit estre ceualers ne les armes prendre, naler au tornoi, ne faire point de q̃nq̃ il deust. ¶ Se pere & se mere li di- soient : Fix car, pren tes armes, se monte el ceual, si deffent te tere, & aie tes homes, s'il te voient entrex, si defenderont il mix lor cors & lor auoirs & te tere & le miue. ¶ Pere, fait Aucasins, quen parles vos ore? ia Dix ne me doins riens que ie li demant, quant ere ceualers, ne monte a ceual, ne que voise a estor ne a bataille la u
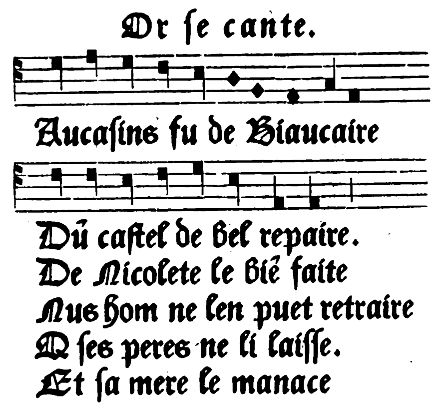
---

le nez haut et bien assis, la face claire et attrayante, et il était si bien pourvu de qualités qu'il eût été difficile d'en trouver une mauvaise emmi les bonnes. Mais il était si fort pris par l'Amour, ce grand vainqueur, qu'il se refusait à s'occuper d'autre chose, par exemple à être chevalier, à prendre les armes, à assister aux tournois, à faire enfin aucune des choses qu'il dût faire. Son père et sa mère en étaient marris.— Fils, lui dit un matin le vieillard, prends tes armes, monte à cheval, défends ta terre, aide tes hommes. Quand ils te verront au milieu d'eux, ils auront plus de courage pour défendre leurs corps et leurs biens, ta terre et la mienne.— Père, répondit Aucassin, de quoi me parlez-vous là? Que

ie fiere ceualer ni aultres mi/ ſe vos ne me dones Nicholete me douce amie que ie tant aim. Fiz/ fait li peres/ ce ne poroit eſtre. Nicholete laiſſe eſter/ q̄ ce eſt vne caitiue q̄i fu amenee deſtrange tere. Si lacata li viſq̄nes de ceſte vile as Sa/ raſins/ ſi lamena en ceſte vile. Si la leuee ⁊ bautiſie ⁊ faite ſa fillole/ ſi li donra vn de ces iors vn baceler q̄i du pain li gaignera par ho/ nor. De ce naſtu q̄ faire/ ⁊ ſe tu fenme viz auoir/ ie te donrai le file a vn roi u a vn conte. Il na ſi rice home en France/ ſe tu viz ſa fille auoir/ q̄ tu ne laies. Auoi! peres/ fait Aucaſins/ ū eſt ore ſi haute honers en tere/ ſe Nicholete ma tres douce amie lauoit/ q̄ele ne fuſt bien emploiie en

---

Dieu ne me donne jamais rien de ce que je lui demanderai, si je monte à cheval, si je vais à tournoi ou à bataille avant que vous ne m'ayez donné vous-même Nicolette, ma douce amie que tant j'aime! — Fils, dit le père, cela ne peut être. Laisse là ta Nicolette, une captive amenée d'étranger pays par les Sarrasins et achetée par le vicomte de cette ville. Il l'a élevée, baptisée et faite sa filleule; un de ces jours il la donnera à quelque brave gars qui lui gagnera du pain par honneur. De cela, toi, tu n'as que faire, et quand tu voudras prendre femme, je te donnerai la fille d'un roi ou d'un comte. Il n'y a si riche homme en France dont tu ne pusses avoir la fille, si tu la souhaitais.—Hélas! père, dit Aucassin,

li? Sele estoit enpereris de Costentinoble u Dalemaigne/ u roine de France u Dengletere/ si aroit il asses peu en li/ tant est france ⁊ cortoise ⁊ debonaire ⁊ entecie de toutes bones teces.



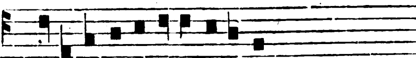
---

il n'est au monde de si riche seigneurie qui ne fût convenablement occupée, si Nicolette, ma tant douce amie, la possédait. Elle serait impératrice de Constantinople ou d'Allemagne, reine de France ou d'Angleterre, qu'elle ne pourrait être plus courtoise et plus débonnaire, avec de meilleures mœurs et de plus saines vertus.

Ici l'on chante.

Aucassin n'a pas de cesse
Que son père ne lui laisse
Nicolette, la bien faite.
Lors, sa mère le menace :
—Ah ! pauvre ! que veux-tu faire !

Diua! faus/ q̃ vex tu faire?
Nicolete est coĩte ꝛ gaie
Getee fu de Cartage/
Acatee fu dun saisne.
Puis q̃ moullie te vix traire/
Prés feme de haut parage.
Mere/ ie nen puis el faire/
Nicolete est deboñaire/
Ses gens cors ꝛ sõ viaire/
Sa biautes le cuer mel traire/
Biẽ est drois q̃ samor aie.



Q trop est doce.

Or dient ꝛ content ꝛ fabloient.

—Nicolette est cointe et gaie.
—Nicolette, une captive!
Puisque femme tu veux prendre,
Prends femme de haut lignage...
—Mère, je ne puis le faire...
Nicolette est débonnaire;
Son corps gent, son clair visage,
Sont les maîtres de mon cœur.
Il faut que son amour j'aie,
Car trop est douce!

Ici l'on dit, conte et fabloie.



ant li q̄ns Garins de Biaucaire vit q̄il ne poroit Aucasin son fil re-traire des amors Nicholete / il traist au Visconte de le Vile q̄i ses hom estoit / si lapela. ¶ Sire q̄ns / car ostes Nicholete / Vostre filole / q̄ la tere soit maleoite dōt ele fu amenee en cest pais / car par li pert iou Auca-sins / q̄il ne Veut estre cheualers / ne faire point de q̄aq̄ faire doie; & saces biē q̄ se te le puis auoir / q̄ ie larderai en Vn fu & Vous meismes pores auoir de Vos tote peor. Sire / fait li Vis-q̄ns / ce poise moi q̄il i Va / ne q̄il i Viēt a ce q̄il i parole. Je lauoie acatee de me deniers / si lauoie leuee & bautisie & faite ma filole. Si li donasse

---

Quand le comte Garin de Beaucaire vit qu'il ne pourrait déloger Nicolette du cœur d'Aucassin, il alla trouver le vicomte de la ville, son vassal, et il lui dit : — Sire vicomte, il faut au plus tôt nous débarrasser de Nicolette, votre filleule... Maudit soit le pays d'où elle a été amenée, car à cause d'elle je perds Aucassin, qui ne veut pas être chevalier et se refuse à faire ce qu'il doit. Sachez que lorsque je la pourrai tenir, je la ferai brûler, et vous-même devrez avoir toute peur pour vous! — Sire, fit le vicomte, comme à vous il me pèse qu'Aucassin aille et vienne pour chercher à parler à Nicolette. Je l'ai achetée de mes deniers, je l'ai élevée, baptisée et faite ma filleule. Je la voulais donner à femme à quelque

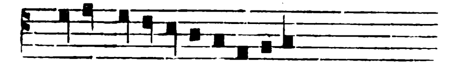
Vn baceler qi du pain li gaegnast par honor. De ce neust Aucasins vos fix q̃ faire/ mais puisq̃ vostre volēte est ⁊ vos bōs/ ie lenuoierai en tel tere ⁊ en tel pais q̃ iamais ne le vera de ses ex. Or gardes vos/ fait li q̃ens Garins/ grans maus vos en poroit venir. ¶ Il se departēt. Et li visq̃ns estoit m̃lt rices hom. Si auoit vn rice palais/ pardeuers un gardin/ en vne canbre la fist metre Nicholete en vn haut estage/ ⁊ vne vielle auoec li por conpagnie ⁊ por soiste tenir/ ⁊ si fist metre pain ⁊ car ⁊ vin/ ⁊ q̃nq̃ mestiers lor fu. Puis si fist luis seeler con ni peust de nule part entrer ne iscir/ fors tāt q̃il i auoit vne fenestre par deuers le gardin

---

jeune gars qui se fût fait honneur de lui gagner du pain, ce que n'eût pas su faire Aucassin votre fils. Puisque votre volonté et votre plaisir sont autres, je vais envoyer la fillette en telle terre et en tel pays, que jamais plus Aucassin ne la verra de ses yeux. —Qu'il en soit ainsi, fit le comte Garin, sinon il vous en pourrait advenir de grands maux.—Ils se départirent. Le vicomte avait un riche palais, clos de hautes murailles et bordé de jardins ombreux. Il fit mettre Nicolette au plus inaccessible étage, avec une vieille pour toute compagnie, et aussi avec une provision suffisante de pain, de viande, de vin, et généralement de tout ce dont il pouvait être métier. Puis il en fit sceller la porte de telle sorte que nul ne pût

aſſes petite dont il lor venoit vn peu deſſor.

Or ſe cante.



Nic̄ eſt en pſon miſe
En vne canbre vautie
Qi faite eſt p̄ grāt deuiſſe/
Panturee a miramie.
A la feneſtre marbrine
La ſapoia la meſcine.
Ele auoit blōde la crigne/
Et biē faite la ſorcille/
La face clere ⁊ traitice/

---

entrer ou sortir, ne laissant d'autre ouverture qu'une fenêtre prenant vue sur le jardin, mais trop étroite pour le passage de l'air pur.

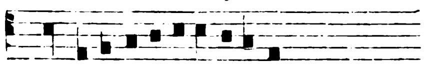
Ici l'on chante.

Nicole est en prison mise,
Dans une chambre voûtée
Faite avec un très-grand art
Et merveilleusement peinte.
A la fenêtre de marbre
S'appuya la jeune fille.
Blonde était sa chevelure,
Bien faits étaient ses sourcils;

Ainc plus bele ne veiſtes.
Eſgarda par le gardine
Et veiſt la roſe eſpanie
Et les oiſax qĩ ſe criẽt.
Dõt ſe clama orphenine.
Aimi! laſſe moi/ caitiue!
Por coi ſui en priſon miſſe?
Aucaſins/ damoiſiax ſire/
Ja ſui iou li voſtre amie/
Et vos ne me haes mie.
Por vos ſui en priſon miſſe
En ceſte cãbre vautie
V ie trai m̃lt male vie.
Mais par Diu le fil Marie

Sa face, attrayante et chaste :
Jamais plus belle ne fut !
Son regard, dans le jardin,
Vit la rose épanouie
Et les oiseaux qui jouaient.
Lors se plaignit l'orpheline :
—Las! que je suis malheureuse!
Pourquoi suis-je en prison mise?
Aucassin, damoiseau sire,
Depuis un long temps déjà
Je suis votre douce amie,
Vous ne me haïssez pas.
C'est pour vous que je suis mise

Longement ni serai mie



Se iel puis far.

Or dient & content & fabloient.

Nic̃ fu en prison, si q̃ vos aves oi & entẽdu/ en le canbre. Li cris & le noise ala par tote le tere & par tot le pais q̃ Nicholete estoit per/due. Li auq̃ant dient q̃le est fuie fors de la tere/ & li auq̃ant dient q̃ li q̃ens Garins de Biaucare la faite mordrir. Qui q̃en eust ioie/ Aucasins nen fu mie lies/ ains traist au visq̃ens de la vile/

En cette chambre voûtée
Où traîne ma triste vie;
Mais, par Dieu, fils de Marie,
Longuement n'y resterai,
Si je puis faire!

Ici l'on dit, conte et fabloie.

Ainsi que vous le venez d'ouïr, Nicolette fut donc en prison mise, et bientôt courut dans le pays le bruit qu'elle était perdue. Les uns disaient qu'elle s'était enfuie, les autres assuraient que le comte Garin de Beaucaire l'avait fait mourir. Tout désolé de la joie que cette nouvelle semblait causer à quel-

si lapela. ¶ Sire visq̃ens caues vos fait de Ni-
cholete ma tres dõce amie / le riens en tot le mont
q̃ ie plus amoie? aues le me vos tolue ne enblee?
saciés bië q̃ se ie en muir / faide vous en sera
demãdee / & ce sera bien drois / q̃ vos mares ocis
a vos ii. mains / car vos maues tolu la riens
en cest mõt q̃ ie plus amoie. ¶ Biax sire / fait
li q̃ens / car laiscies ester. Nicholete est une cai-
tiue q̃ iamenai destrãge tere. Si lacatai de mon
auoir a Sarasis. Si lai leuee & bautisie & faite
ma filole. Si lai norie / si li donasce un de ces
iors i. baceler q̃i del pain li gaegnast par honor;
de ce naues vos q̃ faire. Mais prẽdes le fille
a un roi ou a un cõte. En seur q̃ tot / q̃ cuideries

---

ques-uns, Aucassin alla trouver le vicomte de la ville et lui dit : Sire vicomte, qu'avez-vous fait de Nicolette, ma tant douce amie, la chose qu'au monde j'aimais le plus? vous me l'avez enlevée? Sachez bien que si j'en meurs, rude compte vous en sera demandé, et cela ne sera que justice, car vous m'aurez tué de vos deux mains en me ravissant la chose qu'en ce monde j'aimais le plus!...—Beau sire, répondit le vicomte, laissez là cette Nicolette indigne de vous, cette esclave étrangère que j'ai achetée de mes deniers aux Sarrasins, que j'ai élevée, baptisée, nourrie, faite ma filleule, et qui est destinée à servir de femme à un jeune gars de sa condition, à un gagneur de pain. Vous n'en avez que faire, vous qui

Vos auoir gaegnie/ se vos lauies asognentee ne mise a vo lit? m̄lt iaries peu conq̄is/ car tos les iors du siecle en seroit vo ame en Infer/ q̄en Pa-radis nenterries vos ia. ¶ En Paradis/ q̄ai ie a faire? ie ni q̄ier entrer/ mais q̄ iaie Nicolete ma tres dōce amie q̄ iaim tāt. ¶ C en Paradis ne vont fors tex gens con ie vos dirai/ il i vōt ci viel prestre ⁊ cil viel clop ⁊ cil māque q̄i tote ior ⁊ tote nuit crapēt deuant ces autex ⁊ en ces vies croutes/ ⁊ cil a ces vies capes ereses ⁊ a ces vies tateceles vestues/ q̄i sont nu ⁊ decaus ⁊ estru-mele/ q̄i moeurent de faim ⁊ de sei ⁊ de froit ⁊ de mesaises. Icil vont en Paradis/ aueuc ciax nai iou q̄ faire. Mais en Infer voil iou aler/

---

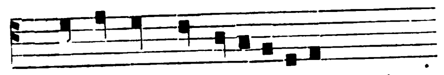
pouvez prendre à femme une fille de roi ou de comte. Au surplus, que croiriez-vous donc avoir gagné si vous l'aviez faite votre concubine et mise en votre lit? Un beau résultat, en vérité! car votre âme en irait éternellement en Enfer, et jamais vous n'entreriez en Paradis! — En Paradis? Qu'ai-je donc à y faire? Je ne cherche pas à y entrer, je veux seulement Nicolette, ma très-douce amie que j'aime tant! D'ailleurs, en Paradis ne vont que les gens que je vais vous dire : les vieux prêtres, les vieux éclopés, les vieux manchots, qui jour et nuit crachent devant les autels, sous les vieilles cryptes, mêlés aux porteurs de vieilles chapes et de vieilles aumusses; tous ceux, enfin, qui sont nus et déchaux, rongés d'ulcères,

car en Infer vont li bel clerc & li bel cevalier qi son mort as tornois & as rices gueres/ & li bien sergãt & li franc hom. Aueuc ciax voil iou aler. Et si vont les beles dames cortoises/ q eles ont ii. amis ou iii. auoec leur barõs. Et si va li ors & li argẽs/ & li vairs & li gris/ & si i vont herpeor & iogleor & li roi del siecle. Auoec ciax voil iou aler/ mais q iaie Nicholete ma tres douce amie aueuc mi. ¶ Certes/ fait li visqns/ por nient en parleres/ q iamais ne le veres/ & se vos i parles & vos pere le sauoit/ il arderoit & mi & li en un fu/ & vos meismes porries auoir tote paor. Ce poise moi/ fait Aucasis. ¶ Il se se depart del visqens dolans.

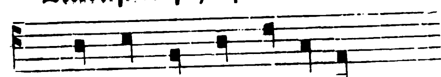
---

grelottant de fièvres, mourant de soif et de faim, de maladie et de misère! Voilà ceux qui vont en Paradis, et je n'ai que faire en leur compagnie! C'est en Enfer que je veux aller, parce qu'en Enfer vont les jeunes clercs et les beaux chevaliers, les francs hommes et les vaillants serviteurs qui sont morts dans les tournois ou sur les champs de bataille! Avec ceux-là seulement je veux aller, parce qu'aussi avec eux y vont, avec leurs amis et leurs barons, les belles et courtoises dames, toutes vêtues d'or et d'argent, de gris et de vair, suivies de leurs harpeurs et de leurs jongleurs, les rois du monde! C'est avec ceux-là seulement que je veux aller, pourvu que j'y aille avec ma douce amie Nicolette.... — Vous parlez en vain,

Or se cante.



Aucasins sen est tornes



Molt dolans & abosmes.
De samie o le vis cler/
Nus ne le puet cõforter/
Ne nul bons consel doner.
Vers le palais est ales/
Il en monta li degres.
En une cãbre est entres/
Si cõmencea a plorer/

---

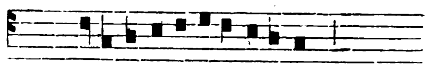
dit le vicomte; jamais plus vous ne la verrez. Si vous la revoyiez et lui parliez, et que le sût votre père, il nous brûlerait, elle et moi, et vous-même pourriez avoir quelque chose à craindre... — Cela me pèse! fit Auçassin tout dolent, en quittant le vicomte.

Ici l'on chante.

Lors, Aucassin s'en retourne,
L'esprit navré de chagrin
Par l'absence de sa mie,
De sa mie au clair visage,
Qu'il ne pouvait retrouver;
Rien ne le peut conforter.



Et grãt dol a demener
Et ſamie a regreter.
Nicholete/ biax eſters/
Biax venir ⁊ biax aleres/
Biax deduis ⁊ dous parlers/
Biax borders ⁊ biax ioers/
Biax baiſiers/ biax acolers/
Por vos ſui ſi adoles
Et ſi malement menes
Que ie nen cuit vis aler/



Suer douce amie.

Il s'en va vers le palais,
Dont il franchit les degrés;
Puis il entre en une chambre
Où ses yeux fondent en eau
Au souvenir de sa mie
Qu'il se prend à regretter :
— Nicolette au beau maintien,
Au bel aller et venir,
Au bel être, au doux parler,
Si belle à rire, à jouer,
A baiser et accoler,
Pour vous je suis affligé
Et si malement mené
Que je crois que j'en mourrai,
Tant douce amie!

Or dient ⁊ content ⁊ fabloient.



ntreus q̄ Aucasins estoit en li canbre ⁊ il regretoit Nicholete samie/ li q̄ns Bougars de Valence/ q̄i sa guere auoit a furnir/ ne soublia mie/ ains ot mād̄e ses hōms a pie ⁊ a ceual. Si traist au castel por asalir. Et li cris lieue ⁊ la noise/ ⁊ li ceualer ⁊ li sergant sarmēt ⁊ q̄eurēt as portes ⁊ as murs por le castel deffendre. Et li bor/gois mōtent as aleoirs des murs/ se ietent q̄rriaꝯ ⁊ peus aguisies. ¶ Entroeus q̄ li asaus estoit grans ⁊ pleniers/ ⁊ li q̄ens Garins de Biacaire vint en la canbre u Aucasīs fai/

Ici l'on dit, conte et fabloie.

Pendant qu'Aucassin se lamentait ainsi dans la chambre, regrettant Nicolette, sa mie, le comte Bougars de Valence, qui avait sa guerre à fournir, n'avait pas perdu de temps. Il avait rassemblé des hommes de pied et de cheval et avait couru assaillir le château, dont les défenseurs, chevaliers et gens d'armes, s'étaient aussitôt rassemblés aux portes et aux murailles, afin de se défendre de leur mieux. Les bourgeois avaient suivi leur exemple, ils étaient montés aux créneaux, d'où ils jetaient à foison flèches et pieux aigus. — Au plus fort de l'assaut, le comte Garin de Beaucaire s'en vint en la chambre où Aucassin menait son deuil et regrettait Nicolette,

soit deul ⁊ regretoit Nicholete sa tres doce amie q̄ tāt amoit. ¶ Ha/ fix/ fait il/ con par es caitis ⁊ maleurox/ q̄ tu Vois con assaut ton castel tot le mellor ⁊ le plus fort/ ⁊ saces/ se tu le pers/ q̄ tu es desiretes. Fix car/ pren les arme ⁊ mōte u ceual ⁊ desen te tere/ ⁊ aiues tes home ⁊ Va a lestor. Ja ni fieres tu homs ni autre ti. Sil te Voiēt entrax/ si deffenderont il mix lor auoir ⁊ lor cors ⁊ te tere ⁊ le miue/ ⁊ tu ies si grās ⁊ si fors q̄ bien le pues faire/ ⁊ faire le dois. ¶ Pere/ fait Aucasins/ q̄en parles Vos ore? Ja Dix ne me doinst riens q̄ ie le demāt/ q̄ant ere ceua/, lers/ ne monte el ceual/ ne Voise en estor la u ie fiere ceualers ne autres mi/ se Vos ne me dones
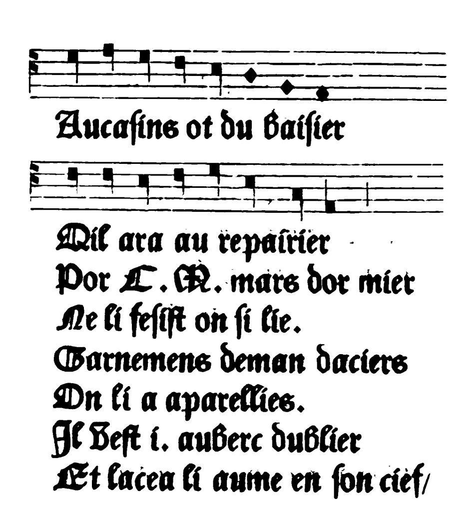
---

sa très-douce amie que tant il aimait. — Ah! fils, lui dit-il, te voilà pleurant et désolé pendant qu'on assiége ton château, le meilleur et le plus fort! Sache que, s'il est pris, tu es déshérité de tout! Fils, prends tes armes, monte à cheval, mène tes hommes au combat, défends ta terre!... Il n'est pas besoin que tu y tues ni que t'y laisses tuer : il suffira que tes gens te voient au milieu d'eux pour en défendre plus vaillamment leur avoir et leurs corps, ta terre et la mienne. Tu es grand et fort : il est de ton devoir d'agir ainsi! — Père, dit Aucassin, de quoi me parlez-vous là? Que Dieu me refuse tout ce que je pourrai jamais lui demander, si je consens à m'armer, à monter à cheval et à risquer de tuer

Nicolete me doce amie q̃ ie tant aim. ¶ Fix/ dist li pere/ ce ne puet estre/ anceois sofferoie ie q̃ ie feusse tot desiretes/ ꝛ q̃ ie perdisse qanq geai/ q̃ tu ia leuses a mollier ni a espouse. ¶ Il sen torne. Et qant Aucasins len veit aler/ il le rapela. ¶ Pere/ fait Aucasins/ venes auant/ ie vos ferai bons conuens. ¶ Et qex/ biax fix? ¶ Je prendrai les armes/ sirai a lestor par tex couens q̃ se Dix me ramaine sain ꝛ sauf/ q̃ vos me laires Nicholete ma douce amie tant veir q̃ iaie ii. paroles ou iii. a li parlees ꝛ q̃ ie laie i. seule foie baisie. ¶ Je lotroi/ fait li peres. Il le creante ꝛ Aucasins sa lie.

---

les autres ou d'être tué par eux, avant que vous ne m'ayez donné Nicolette, ma douce amie que j'aime tant! — Fils, dit le père, cela ne peut être. Je consentirais plutôt à être déshérité de tout ce que j'ai, qu'à te la donner pour femme et pour épouse.—Là-dessus il s'en allait, quand Aucassin, le rappelant: Père, dit-il, venez, je vous prie, j'ai une chose à vous proposer.—Laquelle, beau fils ?— Je prendrai les armes, je monterai à cheval, j'irai au combat, je ferai mon devoir, à la condition que si Dieu me ramène sain et sauf, vous me laisserez parler deux ou trois paroles à ma mie Nicolette et une seule fois la baiser. — Je l'octroie, dit le père en s'en allant et en laissant Aucassin tout joyeux de cette promesse.

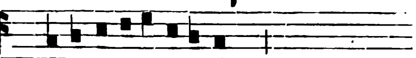
Ot se cante.



Ici l'on chante.

A cause de ce baiser
Qui l'attend à son retour
Aucassin est plus heureux
Qu'avec cent mille marcs d'or.
Belles armures d'acier
Lui sont bientôt apportées.
Il met un double haubert,
Sur son chef lace son heaume,

Ceainſt leſpee au poin dor mier/
Si monta ſor ſon deſtrier
Et prent leſcu ꝛ leſpiel/
Regarda andeꝰ ſes pies
Bien li ſiſſent eſtriers/
A meruelle ſe tint ciers.
De ſa mie li ſouient/
Deſperona li deſtrier.
Il li cort m̄lt volentiers/
Tot droit a le porte ent vient



A la bataille.

Or dient ꝛ content ꝛ fabloient.

Ceint l'épée à poignée d'or,
Prend l'épieu et l'écu,
Monte sur son destrier,
Et, regardant à ses pieds,
S'assure en ses étriers,
Et prend une mine fière ;
Puis, ressongeant à sa mie,
Éperonne son cheval
Et droit devant lui s'en va
A la bataille.

Ici l'on dit, conte et fabloie.

ucasins fu armes sor son ceual. si con vos aues oi & entēdu. Diex! con li sist li escus au col/ & li hiaumes u cief/ & li renge de sespee sor le senestre hance. Et li valles fu grans & fors & biax & gens & biē fornis/ & li ceuaus sor qoi il sist rades & corans/ & li valles lot biē adrecie par mi le porte. ¶ Or ne q̄dies vos q̄il pensast na bues/ na vaces/ na ciures prendre/ ne q̄il ferist ceualer ne autres lui? Nenil nient/ onq̄ ne len souint/ ains pensa tant a Nicholete sa doce amie q̄il oblia ses resnes & q̄nq̄ il dut faire/ & li ceuax q̄i ot senti les esperons lenporta parmi le presse. ¶ Se se lance tres entremi ses

---

Aucassin partit donc, armé comme vous venez de l'entendre. Dieu! comme l'écu lui allait bien au cou, le heaume à la tête et les franges de soie de son épée sur la hanche gauche! Le jeune homme était grand et fort, gent et bien fourni; son cheval était fougueux et rapide: il fut bientôt aux portes du château. N'allez pas croire qu'il songeât le moins du monde à prendre bœufs, vaches ou chèvres, à cueillir la proie, non plus qu'à tuer les assiégeants ou à se faire tuer par eux? Que nenni! Il avait bien autre chose en tête et en cœur: il songeait à Nicolette, sa douce amie, et si obstinément, qu'il négligea de tenir les rênes, et que son cheval, qui avait d'abord senti les éperons, l'emporta au milieu

anemis/ ⁊ il getēt les mains de totes pars/ si le prendent/ si le dessaisissent de lescu ⁊ de le lance/ si lenmainēt tot estrousemēt pris/ ⁊ aloient ia porparlant de q̄el mort il feroient morir/ ⁊ Aucasin lentendi. ¶ Ha/ Diu/ fait il/ dolce creature/ sont ceou mi anemi mortel q̄i ci me mainēt/ ⁊ q̄i ia me cauperōt le teste. Et puis q̄ iarai le teste caupee/ iamais ne parlerai a Nicholete me doce amie q̄ ie tant aim. En/ cor ai ie ci une bone espee/ ⁊ sies sor bon destrier seiorne/ se or ne me deffent por li/ onq̄ Diu ne li ait/ se iamais maim. ¶ Li valles fu grās ⁊ fors/ ⁊ li ceuax sor q̄oi il sist fu remuās/ ⁊ il mist le main a lespee/ si comēce a destre ⁊ a senestre/

---

de la presse. Ce que voyant, ses ennemis l'entourent de toutes parts, s'abattent sur lui, lui enlèvent soudainement sa lance et son écu, se demandant déjà les uns aux autres de quelle mort il fallait le faire mourir. Aucassin les entendit.—Ah! Dieu! doux créateur! dit-il. Ce sont là mes ennemis mortels qui m'emmènent pour me couper la tête! Quand j'aurai la tête coupée, je ne pourrai plus parler à Nicolette, ma douce amie que j'aime tant! Mais j'ai encore ma bonne épée; mon cheval est vigoureux : s'il ne me sauve pas, que jamais Dieu ne lui aide! — Le jeune homme était grand et vaillant, son cheval était fougueux : il mit l'épée à la main et commença à frapper à droite et à gauche, coupant les heaumes, fen-

ꝛ caupe hiaum ꝛ naseus/ ꝛ puins ꝛ bras/ ꝛ fait
vn caple entor lui autresi con li senglers qãt li
cien lasalẽt en le forest/ ꝛ q̃il lor abat x. ceua/
lers ꝛ naure vii./ ꝛ q̃il se iete tot estroseemẽt de
le prese/ ꝛ q̃il sen reuient les galopiax ariere/
sespee en sa main. ¶Li q̃ens Bougars de Va/
lence oi dire con penderoit Aucasins son anemi/
si venoit cele part/ ꝛ Aucasins ne le mescoisi
mie/ il tint lespee en le main/ se le fiert parmi
le hiaume si q̃i li enbare el cief. Il fu si estones
q̃il cai a tere/ ꝛ Aucasins tent le main/ si le prẽt
ꝛ lenmaine pris par le nasel del hiame ꝛ le rent
a sõ pere. ¶Pere/ fait Aucasins/ vesci vostre
anemi q̃i tãt vos a gerroie ꝛ mal fait/ xx. ans

---

dant les nasals, abattant têtes et bras, et fit bientôt autour de lui un cercle rouge comme fait le sanglier assailli par les chiens au coin d'une forêt. Dix chevaliers furent ainsi décousus, sept autres furent blessés grièvement. Incontinent, il se retira de la mêlée, au galop de son cheval, et retourna en arrière, toujours l'épée à la main. Le comte Bougars de Valence, qui avait ouï dire qu'on s'était emparé d'Aucassin, son ennemi, et qu'on allait le pendre, accourait précisément de ce côté : Aucassin, le reconnaissant, lui asséna un rude coup d'épée en plein heaume, si rude qu'il le lui enfonça dans la tête et que le comte, tout étourdi, chut aussitôt à terre, d'où Aucassin le releva par le nasal et le conduisit

ia dure ceste gerre/ onq̄ ne pot iestre acieuee par hom. ¶ Biax fix/ fait li pere/ tes enfāces deues vos faire/ nient baer a folie. Pere/ fait Au/, casins/ ne males mie sermonant/ mais tenes mi mes coués. Ha/ q̄es coués/ biax fix? Qoi/ pere/ aues les vos oblieés? Par mon cief/ q̄i q̄ lés oblie, ie nes voil mie oblier/ ains me tient m̄lt au cuer. Or ne meustes vos en couēt q̄ qant ie pris les armes ⁊ ialai a lestor/ q̄ se Dix me ramenoit sain ⁊ sauf/ q̄ vos me lairies Ni/, cholete ma dolce amie tāt veir q̄ laroi ie parle a li ii. paroles ou iii. ⁊ q̄ ie laroie i. fois baisie meustes vos en couēt? Et ie voil ie q̄ vos me tenes. Jo/ fai li peres/ ia Dix ne mait qāt la

---

ainsi prisonnier à son père. — Père, dit-il, voici votre ennemi qui a tant guerroyé contre vous et vous a causé de si graves dommages, depuis vingt ans que dure cette guerre que personne n'avait pu mener à bonne fin.—Beau fils, dit le père, c'est par de tels exploits que tu dois honorer ta jeunesse au lieu de songer aux folies qui l'avaient jusqu'ici obscurcie. — Père, dit Aucassin, ne me sermonnez pas tant et songez plutôt à remplir votre promesse. —Quelle promesse, beau fils?—Quoi! père, l'auriez-vous déjà oubliée? Par ma tête! l'oublie qui voudra; mais moi, à qui elle tient tant au cœur, je veux m'en souvenir! N'êtes-vous pas convenu avec moi, lorsque je pris les armes et courus à la bataille que, si

couées vos en tenrai. Et sele estoit ia ci/ ie lar-
deroie en un fu/ et vos meismes pories avoir
tote paor. ¶ Est ce tote la fins? fait Aucasins.
Si mait Diu/ fai li pere/ oil. ¶ Certes/ fait
Aucasins/ ce sui m̄lt dolās qāt hom de vostre
eage mēt. Quens de Valence/ fait Aucasins/ ie
vos ai pris? Sire/ voire/ fait/ a/ voire/ fai
li q̄ens. Bailies cea vostre main/ fait Au-
casīs. Sire/ volentiers. ¶ Il li met se main
en la siue. Ce mafies vos/ fait Aucasins/ q̄
a nul ior q̄ vos aies an vie/ ne pores men
pere faire hōte ne destorbier de sen cors ne de
sen avoir/ q̄ vos ne li facies? Sire/ por Diu/
fait il/ ne me gabes mie/ mais metes moi a
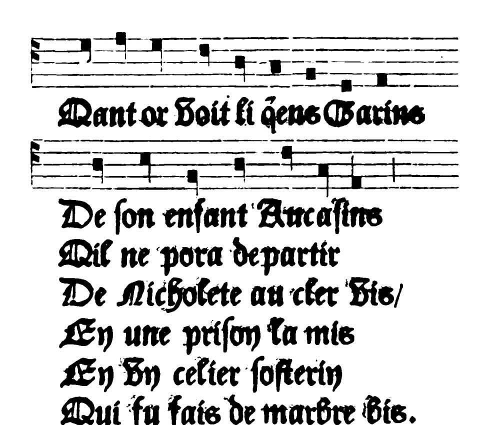
Dieu me ramenait sain et sauf, vous me laisseriez baiser une fois Nicolette, ma douce amie, et lui parler deux ou trois paroles? Ainsi vous avez promis, père, ainsi devez-vous tenir.—Moi! dit le père. Que Dieu jamais ne m'aide, si je tiens cette folle promesse! Votre Nicolette, si elle était ici, je la ferais brûler vive, et vous-même pourriez bien avoir peur! — Avez-vous fini? demanda Aucassin.— Si m'aide Dieu, oui, répondit le père.—Certes, dit Aucassin, je souffre gros de voir mentir un homme de votre âge. Comte de Valence, ajouta-t-il, vous êtes mon prisonnier, n'est-ce pas?—Seigneur, certainement! Ah! certainement! dit le comte.—Baillez-moi votre main, dit Aucassin. – Sire, volontiers, dit le comte

ranceon. Vos ne me fares ia demãder or ni argẽt, cevaus ne palefrois/ ne vair ne gris/ ciẽs ne oisiaus/ q̃ ie ne vos donise. ¶ Comẽt/ fait Aucasins/ e/ ne conissies vos q̃ ie vos ai pris? Sire/ oie/ fai li q̃ens Bougars. Ja Diu ne maist/ fait Aucasins/ se vos ne le masies/ se ie ne vos fac ia cele teste voler. E non Diu/ fait il/ ie vos asie q̃anq̃l vos plaist. ¶ Il li asie/ ⁊ Aucasins le fait monter sor un ceual/ ⁊ il mõte sor un autre/ si le cõduist tãt q̃l fu a sauuete.

Or se cante.

---

en mettant sa main dans celle du jeune homme. — Jurez-moi, dit Aucassin, qu'il ne se passera aucun jour de votre vie sans que, toutes les fois que vous aurez occasion de faire honte à mon père, ou lui causer dommage dans son corps ou dans ses biens, vous ne le fassiez avec empressement. — Par Dieu! sire, dit le comte, ne vous gabez pas de moi! Mettez-moi plutôt à rançon; vous ne sauriez me demander ni or ni argent, ni chevaux ni palefrois, ni vair ni gris, ni chiens ni oiseaux, que je ne fusse disposé à vous donner... — Comment! dit Aucassin, ne reconnaissez-vous pas que vous êtes mon prisonnier? — Sire, oui, répondit le comte Bougars. — Dieu ne m'aide jamais, dit Aucassin, si, à moins que vous ne me le



juriez, je ne vous fais voler la tête d'un coup de mon épée! — Au nom de Dieu! dit le comte, je vous jurerai tout ce qu'il vous plaira.—Il le jura. Aucassin le fit monter sur un cheval, monta lui-même sur un autre, et l'accompagna jusqu'à ce qu'il fût en sûreté.

Ici l'on chante.

Lorsque le comte Garin
Comprend que son Aucassin
Ne pourra se détacher
De sa mie au clair visage,
Il l'enferme prisonnier
Dans un caveau souterrain

Nicholete/ flors de lis/
Doce amie o le cler vis/
Plus es doce q̄ roisins
Ne q̄ soupe en maserin.
Lautrier vis i. pelerin/
Nes estoit de Limosin/
Malades de lesuertin/
Si gisoit ens en vn lit/
Mlt par estoit entrepris/
De grāt mal amaladis.
Tu passas deuāt son lit/
Si souleuas ton train
Et ton peliceon ermin/
Ta cemise de blanc lin/

Construit tout en marbre brun.
Jamais le pauvre Aucassin
Si dolent n'avait été ;
En gémissant il disait
Ce que vous allez ouïr :
— « Nicolette, fleur de lys,
Chère mie au clair visage,
Plus douce que le raisin,
Meilleure que n'est la soupe !
L'autre jour un pèlerin,
Né natif du Limousin
Gisait tout amaladi
Et comme pris de délire ;
Tu passas devant son lit,

Tant que ta ganbete vit.
Garis fu li pelerins/
Et tos sains/ ainc ne fu si/
Si se leua de sen lit/
Si rala en sen pais/
Sains ⁊ saus ⁊ tot garis.
Doce amie/ flors de lis/
Biax alers ⁊ biax venirs/
Biax iouers ⁊ biax bordirs/
Biax parlers ⁊ biax delis/
Dox baisiers ⁊ dox sentirs/
Nus ne vos poroit hair.
Por vos sui en prison mis
En ce celier sosterin

En relevant ton manteau
Et ton pelisson d'hermine,
Et ta chemise de lin,
Tant que ta jambette il vit :
Le pèlerin fut guéri!
Plus sain qu'il n'avait été,
Il se leva de son lit
Et regagna son pays,
Joyeux d'être ainsi guéri.
Douce amie! ô fleur de lys!
Belle à l'aller, au venir,
Au jouer, au folâtrer,
Belle au parler, au chanter,
Belle au baiser, au sentir,

V ie fac m̄lt male fin.
Or mi cōuenra morir



Por vos/ amie.

Or dient ⁊ content ⁊ fabloient.



ucassins fu mis en prison si com vos aves oi ⁊ entēdu/ ⁊ Nicholete fu dautre part en le canbre. Ce fu el tans deste/ el mois de mai/ q̄ li ior sunt caut/ lonc ⁊ cler/ ⁊ les nuis coies ⁊ series. ¶ Nicholete iut une nuict en sō lit/ si vit la lune luire cler par une fenestre/ ⁊ si oi le lor/

Nul ne vous pourrait haïr!
Pour vous je suis en prison
Dans ce caveau souterrain
Où m'attend mauvaise fin.
Mais il me plaît d'y mourir
Pour vous, ma mie!

Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.

Aucassin fut donc mis en prison, comme vous venez de l'entendre; et, d'autre part, Nicolette était toujours dans la chambre voûtée, prisonnière comme il était prisonnier. On était en saison d'été, au mois de mai, où les jours sont chauds, longs et limpides, et les nuits douces et sereines. Une nuit que Nico-

seilnol canter en garding/ se li souint dAucasins son ami quele tant amoit. Ele se comencea a por-penser des conte Garins de Biaucaire qi de mort le haoit/ si se pensa quele ne remanroit plus iluec/ que sele estoit acusee et li quens Garins le sa-voit/ il le feroit de male mort morir. Ele senti que li viele dormoit qi auoec li estoit. Ele se leua/ si vesti un bliaut de drap de soie que ele auoit molt bon/ si prist dras de lit et touailles/ si noua lun a lautre/ si fist une corde si longe come ele pot/ si le noua au piler de le fenestre/ si sauala contreual le gardin/ et prist se vesture a lune main deuant et a lautre deriere/ si sescorcea por le rousee que ele vit grande sor lerbe/ si sen ala

---

lette était couchée, regardant la lune luire claire par la fenêtre et écoutant jaser le rossignol dans le jardin, elle se ressouvint d'Aucassin, son ami que tant elle aimait, et, en songeant à la haine mortelle du comte Garin de Beaucaire, elle résolut de fuir pour échapper à la mort qui la menaçait. La vieille, sa gardienne, dormait: elle se leva, jeta sur ses épaules un bon manteau de drap de soie, fit, avec les toiles de son lit nouées bout à bout, une corde aussi longue qu'elle put, attacha cette corde à l'appui de la fenêtre et dévala dans le jardin. Une fois en bas, l'herbe étant humide de rosée, elle prit sa vêture de la main gauche par devant et de la main droite par derrière, se retroussa, et marcha au hasard du
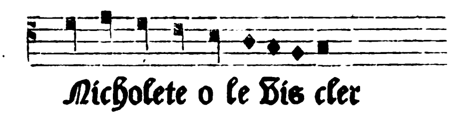
aual le gardin. ¶ Ele auoit li cauiaus blons et menus recerceles / et les eux vairs et rians / et le face traitice / et le nes haut et bien assis / et li levretes vermelletes plus que nest cerise ne rose el tans deste / et li dens blās et menus / et auoit les mameletes dures qui li souslevoient sa vesteure ausi com ce fuissent ii. nois gauges / et estoit graile parmi les flans / quen vos ii. mains le peuscies enclore / et li flors des margerites quele ronpoit as orteus de ses pies / qui li gissoient sor le menuisse du pie par deseure / estoient droites noires auers ses pies et sans gābes / tāt par estoit blance la mescinete. ¶ Ele vint au postic / si le deffrema / si sen isci parmi les rues de Biaucaire par de-

---

chemin.—Nicolette avait les cheveux blonds, fins et crespelés, les yeux vairets et riants, le visage attrayant, le nez droit et bien assis, les dents blanches et menues, les lèvres plus vermeilles que ne sont cerises mûres et roses épanouies; ses mamelettes fermes et rebondies pointaient sous sa vêture comme deux jeunes cerneaux; sa taille, évidée aux flancs, était d'une gracilité telle qu'en vos deux mains l'eussiez pu enclore; et, quand elle marchait, légère, les fleurs des marguerites qu'elle rompait sous ses orteils et qui lui revenaient sur le cou-de-pied, paraissaient véritablement noires auprès ses jambes et de ses pieds, tant blanche était la meschinette.—Elle s'en vint à la poterne, l'ouvrit, s'en alla au hasard

vers lonbre/ car la lune luisoit m̄lt clere/ ⁊ erra tāt q̄ele vint a le tors u ses amis estoit. Li tors estoit faele de lius en lius/ ⁊ ele se q̄atist deles lun des pilers. Si sestraint en son mantel/ si mist sen cief parmi une creveure de la tor q̄i viele estoit ⁊ anciiene/ si oi Aucasins q̄i la de/, dēs ploroit ⁊ faisoit m̄lt grāt dol ⁊ regretoit se doce amie q̄ tāt amoit/ ⁊ qāt ele lot asses escoute/ si connencea a dire.

Or se cante.

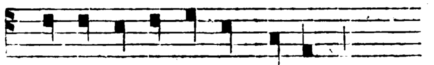


---

dans les rues de Beaucaire, en ayant soin de marcher du côté de l'ombre, la lune luisant claire, et erra ainsi tant et tant qu'elle arriva à la tour où était son ami Aucassin, laquelle était flanquée çà et là de colonnes. Enveloppée dans son manteau, elle se blottit derrière l'une de ces colonnes, et, au travers d'une crevasse de la tour, qui était fort vieille, elle entendit Aucassin mener grand deuil et regretter sa douce amie que tant il aimait. Elle résolut alors de se faire entendre de lui.

Ici l'on chante.

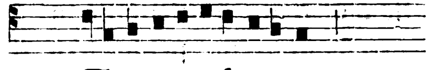
Nicolette au clair visage
S'appuya contre un pilier.



Sapoia a vn piler/
Soi Aucasin plorer
Et samie a regreter.
Or parla/ dist son penser.
Aucasins/ gentix e ber/
Frans damoisiaus honores/
De vos vaut li dementer/
Li plaindres ne li plurers/
Qãt ia de moi ne gores/
Car vostres peres me het/
Et trestos vos parentes.
Por vos passerai le mer/

En entendant Aucassin,
Son ami, pleurer ainsi,
Elle murmura ces mots :
— « Aucassin, gentil baron,
Franc damoiseau regretté,
A quoi sert vous lamenter?
Pourquoi vous plaindre et pleurer?
De moi jamais ne jouirez,
Car votre père me hait,
Votre père et vos parents!
Je m'en vais passer les mers
Par delà d'autres contrées!... »
Ayant dit, elle coupa
Une mèche de cheveux

Sirai en astre regnes.
De ses caviax a caupes/
La dedés les a rues.
Aucasins les prist li ber/
Si les a mlt honeres/
Et baisies ꝛ acoles/
En sen sain les a boutes.
Si recomẽce a plorer/



Tot por samie.

Or dient ꝛ content ꝛ fabloient.

Et la jeta dans la tour :
Aucassin s'en empara,
La baisa dévotement
Et la plaça dans son sein
Tout en pleurant âprement
Pour son amie.

Ici l'on dit, conte et fabloie.

Quand Aucassin eut entendu dire à Nicolette qu'elle s'en voulait aller en pays étranger, il ne put que se désoler. — Belle douce amie, lui dit-il, vous ne partirez pas, vous causeriez ma mort. Qui-



ãt Aucasins oi dire Nicholete qele sen voloit aler en aultre pais/ en lui not q courecier. ¶ Bele doce amie/ fait il/ vos nen ires mie/ car dont maries vos mort/ ⁊ li premiers qi vos verroit ne qi vos porroit/ il vos prẽderoit lues ⁊ vos meteroit a sen lit/ si vos asoignẽteroit/ ⁊ puis q vos ariies ius en lit a hom/ sel mien non/ or ne qidies mie q iatendisse tãt q ie tro/ vasse coutel dont ie me peusce ferir el cuer ⁊ ocirre. Mais voir/ tãt natenderoie ie mie/ ains mesqelderoie de si lonc q ie verroie vne maisiere/ u vne bisse piere/ si hurteroie si duremẽt me teste q ien feroie les eux voler ⁊ q ie mescerueleroie
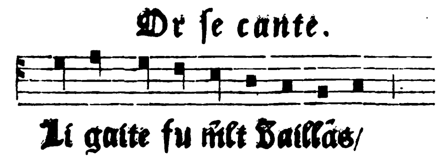
---

conque vous rencontrerait ne manquerait pas de vous prendre aussitôt pour lui et de vous jeter en son lit où il commercerait charnellement avec vous. Et sitôt que vous seriez couchée dans un autre lit que dans le mien, ne croyez pas que j'attendisse jusqu'à ce que je trouvasse couteau pour m'ouvrir le cœur? Non certes! je me précipiterais du plus loin que je l'apercevrais contre une muraille ou une pierre bise, et m'y heurterais si rudement que je m'en ferais voler les yeux de la tête et que je m'écervellerais tout. J'aimerais cent fois mieux mourir d'une telle mort que de vivre vous sachant couchée dans un autre lit d'homme que le mien! — Aucassin, dit Nicolette, je ne crois pas que vous m'ai-

tos. Encor aimeroie ie mix a morir de si faite mort/ q ie seusce q vos eusciés iut en lit a hom/ sel mien nō. ¶ Aucasins/ fait ele/ ie ne quit mie q vos mames tant con vos dites/ mais ie vos am plus q vos ne faciés mi. ¶ Quoi/ fait Aucasins/ bele dolce amie/ ice ne porroit estre q vos mamissiés tāt q ie fac vos. Fenme ne puet tāt amer loume con li hom fai le fenme/ car li amors de le fenme est en sen oel ⁊ en sen le cateron de sa mamele ⁊ en sen lortel del pie/ mais li amors del oume est ens el cuer plātee dont ele ne puet iscir. ¶ La u Aucasins ⁊ Ni/ cholete parloient ensāble/ ⁊ les escargaites de le vile venoient tote vne rue/ sauoiēt les espees

---

miez autant que vous dites; mais à coup sûr, je vous aime plus que vous ne faites.—Hélas! dit Aucassin, belle douce amie, il ne se peut pas que vous m'aimiez autant que je le fais pour vous. Femme ne peut aimer l'homme autant que l'homme aime la femme; car l'amour de la femme gît seulement dans le bouton de ses mamelettes et dans le bout de son pied, tandis que l'amour de l'homme est dans son cœur, et si fortement planté que rien ne l'en peut déraciner. — Comme Aucassin et Nicolette devisaient ainsi, survinrent les gardes de nuit de la ville, marchant l'épée nue sous leurs capes et s'entretenant de Nicolette que le comte leur avait donné mission d'occire partout où ils la rencontreraient.

traites desos les capes/ car li q̄ns Garins lot auoit cōmande q̄ se il le pooient prēdre/ qui lo/cesissent/ et li gaite qui estoit sor le tor les vit venir/ et oi quil aloient de Nicholete parlāt/ et quil le maneceoient a occirre. ¶ Dix/ fait il/ con grās damages de si bele mescinete sil locient. Et m̄lt seroit grās aumosne si ie li pooie dire/ par qoi il nes aperceuscent et q̄ele sen gardast/ car si locient/ dōt iert Aucasins/ mes Damoi/siax/ mors/ dont grans damages ert.



Le guetteur de la tour, les apercevant et entendant leurs propos menaçants, murmura d'un ton pitoyable : — Dieu! comme ce serait dommage qu'ils tuassent si gente meschinette! Il y aurait vraiment charité à l'avertir de leur présence et de leurs intentions, afin qu'elle pût à temps se garder d'eux; car s'ils l'aperçoivent, ils la tueront, et s'ils la tuent, Aucassin, mon damoiseau, en mourra, ce qui serait grand dommage aussi!...

Ici l'on chante.

Le guetteur fut très-vaillant,
Très-courtois et bien appris.

Preus ⁊ cortois e ſaceans.
Li a comẽcie vns cans
Qui biax fu ⁊ auenãs.
Meſcinete o le cuer franc/
Cors as gent ⁊ auenãt/
Le poil blont ⁊ auenant/
Vairs les ex/ ciere riãt/
Biẽ le voi a ton ſanblant.
Parle as a toy amãt
Qui por toi ſe va morãt.
Jel te di ⁊ tu lentens/
Garde toi des ſoudoians
Qui par ci te vont qerant/
Sos les capes les nus brans/

Lors, il commença ce chant
D'une voix douce et dolente :
Meschinette au cœur loyal,
Au corps gent et bien plaisant,
Aux cheveux blonds crespelés,
Aux yeux vairets et riants,
Je devine, en te voyant,
Que tu parles à l'amant
Qui pour toi s'en va mourant ;
Je te le dis, entends-moi
Et garde-toi des soudards
Qui te cherchent par ici,
L'acier nu sous leurs manteaux,
Ils ne t'épargneront pas ;
Garde-toi donc !

Forment te vont manecant/
Tost te feront messeant



Sor ne ti gardes.

Or dient & content & fabloient.



He/ fait Nicholete/ lame de ten pere & de te mere soit en benoit repos/ qāt si belement & si cortoisement le mas ore dit. Si Diu plaist/ ie men garderai biē/ & Diu men gart. ¶ Ele sestraint en son mantel en lonbre del piler/ tant q̃ cil furēt passe outre/ & ele prent congie a Au-

---

Ici l'on dit, conte et fabloie.

—Ah! répondit Nicolette au guetteur pitoyable, que l'âme de ton père et celle de ta mère jouissent éternellement du plus benoit repos, pour m'avoir si bellement et si courtoisement avertie de danger. S'il plaît à Dieu, je m'en garderai bien. Que Dieu m'en garde! — Ayant dit cela, elle s'enveloppa de son manteau et s'accroupit dans l'ombre du pilier jusqu'à ce que les gardes de nuit fussent passés. Alors elle quitta la tour d'Aucassin et marcha à l'aventure devant elle, tant et si bien qu'elle ne tarda pas à arriver aux murailles du château. Çà et là, le mur était rompu, réparé dans cet endroit et lézardé

casines/ si sen va tāt q̄ele vint au mur des castel. Li murs fu depecies/ sestoit rehordes/ et ele monta deseure/ si fist tant q̄le fu entre le mur et le fosse/ et ele garda contreual/ si vit le fosse m̄lt parfont et m̄lt roides. Sot m̄lt grāt paor. He Dix/ fait il/ douce creature/ si ie me lais cair/ ie briserai le col/ et se ie remain ci/ on me prendera demain/ si mardera on en vn fu. En/ cor aime ie mix q̄ ie muire ci q̄ tos li pules me regardast demain a merueilles. Ele segna son cief/ si se laissa glacier aual le fosse/ et qāt ele vint u fons/ si bel pie et se beles mains/ qui nauoiēt mie apris con les bleceast/ furēt qaisl/ sies et escorcies/ et li san en sali bien en xii. liues/
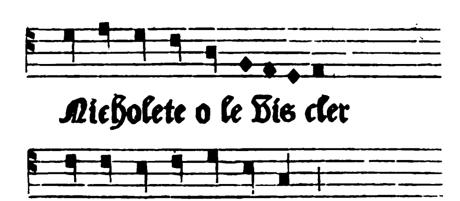
---

dans cet autre, trous bouchés ici et crevasses là : Nicolette monta dessus en s'aidant de ses pieds comme une chevrette. Mais, quand elle fut en haut et qu'elle eut regardé en bas, dans le fossé, elle resta effrayée en voyant combien il était roide et profond.—Ah! Dieu, murmura-t-elle, doux créateur! si je me laisse choir, je me briserai le cou. Si je reste ici, demain on me prendra et l'on me brûlera... Mort pour mort, j'aime encore mieux risquer de me tuer en me sauvant que de rester pour servir demain de spectacle au populaire! — Lors, après avoir fait le signe de la croix sur sa figure, elle devala le long du mur jusqu'au fond du fossé. Arrivée là, elle regarda ses beaux pieds et ses

⁊ ne porqāt ele ne santi ne mal ne dolor/ por le grāt paor q̄ele auoit. Et se ele fu en paine del entrer/ encor fu ele en forceur del iscir. Ele se pensa qileuc ne faisoit mie bon demorer/ ⁊ troua vn pel aguisie q̄ cil dedens auoient iete por le castel deffendre. Si fist pas vn auāt lautre/ tant q̄ele si monta tot a grās paines/ q̄ele vint deseure. ¶ Or estoit li fores pres a ii. arbalestrees/ qui bien duroit xxx. liues de lonc ⁊ de le. Si i auoit bestes sauuaces ⁊ serpētine. Ele ot paor q̄ sele i entroit/ q̄eles ne locesiscent. Si se repēsa q̄ son le trouoit ileuc/ con le remen/roit en le vile por ardoir.

Or se cante.

---

belles mains, qui jamais n'avaient appris à être blessés : ils étaient tout meurtris et écorchés et le sang en ruisselait bien par plus de douze endroits comme d'autant de petites fontaines. Malgré cela, elle n'en ressentait ni mal ni douleur, par suite de la grande peur qu'elle avait eue et de la grande angoisse où elle se trouvait présentement ; car s'il lui avait été malaisé de descendre dans le fossé, il devenait maintenant plus difficile d'en sortir.—La gente pucelle, comprenant qu'il ne faisait pas bon demeurer là, chercha vitement une issue, et, en cherchant, elle avisa un des pieux aiguisés que les gens du château avaient précédemment jetés aux assaillants ; elle le prit et s'en aida pour escalader le revers du fossé,



Fu monte le fosse/
Si se prent a dementer/
Et Jhesum a reclamer.
Peres/ Rois de Maiste/
Or ne sai qel part aler.
Se ie vois u gaut rame/
Ja me mangeront li le/
Li lion ⁊ ségler
Dont il i a plente/

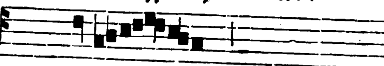
---

mais à grand' peine et seulement en mettant un pied devant l'autre. La forêt n'était qu'à deux portées d'arbalète de là; forêt de trente lieues de long et de large, hantée à foison par bêtes fauves et serpents venimeux. Cette pensée fit d'abord reculer d'effroi la pauvre Nicolette, qui ne se souciait guère d'être mangée vivante; mais comme elle ne souciait pas davantage d'être brûlée vive, elle avança.

Ici l'on chante.

Nicolette au clair visage
Ayant gravi le fossé,
Se mit à se lamenter :
— Père, roi de majesté,
Je ne sais plus où aller !

Et se iatent le ior cler
Q on me puist ci trouer/
Li fus sera alumes
Dont mes cors iert enbrases.
Mais/ par Diu de Maiste/
Encor aim iou mix asses
Q me mengucet li le/
Li lion & li sengler/
Q ie voisse en la cite.



Je nirai mie.

Or dient & content & fabloient.

Si je vais au bois touffu,
Des loups je serai mangée,
Des lions ou sangliers
Dont il y a là plantée.
Mais si j'attends le jour clair
Et qu'on me retrouve ici,
On allumera le feu
Dont mon corps sera brûlé!
Ah! par le grand Dieu du ciel!
J'aimerais encore mieux
Par les loups être mangée
Que par les hommes brûlée
En allant dans la cité!
Je n'irai mie.

Ici l'on dit, conte et fabloie.



icholete se dementa mult/si com vos aues oi/ ele se connanda a Diu/ si erra tāt q̃ele vint en le forest. Ele nosa mie parfont entrer por les bestes sauuaces ⁊ por le serpētine. Si se qatist en vn espes buisson/⁊ soumax li prist/ si sendormi dusquau demain a haulte prime/ q̃ li pastorel iscirēt de la vile ⁊ geterent lor bestes entre le bos ⁊ la riuiere. Si se traiēt dune part a vne mult bele fontaine qui estoit au cief de la forest/ si estendirent vne cape/ se missent lor pain sus. ¶ Entreus quil mengoient/ ⁊ Nicholete sesueille au cri des oisiax ⁊ des pastoriax/ si senbati sor aus. Bel enfant/ fait ele/ Dame Dix vos iait.

Après s'être grandement lamentée, ainsi que vous venez de l'entendre, Nicolette, se recommandant à Dieu, entra dans la forêt, sans oser cependant s'y enfoncer trop avant, par peur des fauves et des serpents. A force d'errer, la fatigue la prit, et le sommeil après ; si bien que, se blottissant sous un épais buisson, elle s'y abandonna et dormit jusqu'au lendemain matin.—Vers la première heure du jour, des pasteurs sortirent de la ville, conduisant leurs ouailles, qu'ils mirent paître entre le bois et la rivière. Cela fait, tous ensemble tirèrent vers l'endroit où reposait Nicolette, parce que là sourdait une claire fontaine, et, étendant une cape sur l'herbe, ils placèrent leur pain dessus et commen-

Diex vos benie/ fait li vns qui plus fu enparles des autres. Bel enfant/ fait ele/ conissies vos Aucasins le fil le q̃nte Garins de Biacaire. Oil/ bien le counissons nos. Se Diex vos ait/ bel enfant/ fait ele/ dites li quil a vne beste en ceste forest/ ⁊ q̃il le viegne cacier/ ⁊ sil li puet prẽdre/ il nen donroit mie vn mẽbre por c. mars dor/ ne por v^c./ ne por nul auoir. ¶ Et cil le regardẽt/ se le virẽt si bel quil en furẽt tot esmari. Je li dirai/ fait cil qui plus fu enparles des autres/ de hait ait qui ia en parlera ne qui ia li dira. Cest fantosmes q̃ vos dites/ q̃il na si ciere beste en ceste forest/ ne cierf/ ne lion/ ne sengler/ dont vns des mẽbres vaille plus de dex deniers

---

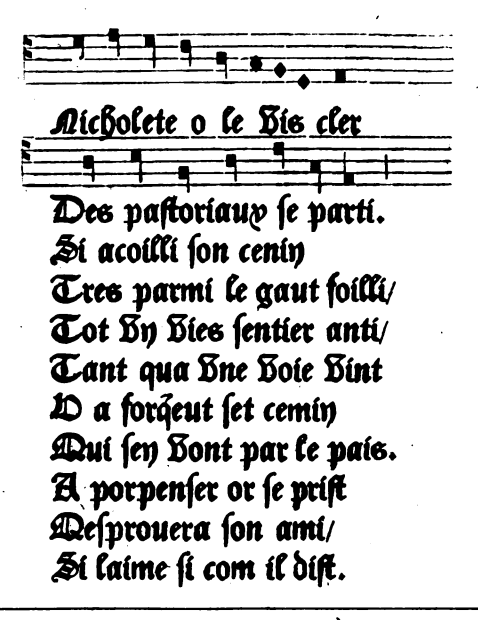
cèrent leur frugal repas du matin.—Pendant qu'ils mangeaient ainsi, Nicolette s'éveilla, tant au bruit de leurs voix qu'au chant des oiseaux juchés dans les ramures, et, s'avançant vers eux, elle dit : Beaux enfants, Notre-Dame de Dieu vous soit en aide ! — Dieu vous bénisse! répondit celui des pasteurs qui avait la langue la mieux pendue.—Beaux enfants, reprit Nicolette, connaissez-vous Aucassin, le fils du comte Garin de Beaucaire? — Oui bien, nous le connaissons.—Si Dieu vous aide, beaux enfants, dites-lui qu'en cette forêt est une bête merveilleuse, qu'il la vienne chasser, et que, s'il la peut prendre, il ne donnerait pas un de ses membres pour cent marcs d'or, ni pour cinq cents, ni pour nul

u de trois au plus/ ⁊ vos parles de si grāt auoir. Ma dehait qui vos en croit/ ne qui ia li dira. Vos estes fee/ si nauons cure de vo cō/ paignie/ mais tenes vostre voie. Ha/ bel en/ fant/ fait ele/ si feres. Le beste a tele mesine q̃ Aucasins ert garis de son mehaig. Et iai ci v. sols en me borse/ tenes se li dites/ ⁊ dedens iii. iors li couiēt cacier/ ⁊ se il dens iii. iors ne le troue/ iamais niert garis de son mehaig. Par foi/ fait il/ les deniers prenderons nos/ ⁊ sil vient ci/ nos li dirons/ mais no ne lirons ia q̃ere. De par Diu/ fait ele. ¶ Lors prent congie as pastoriaus/ si sen va.

Or se cante.

---

autre avoir.—Les pasteurs, à cette parole, regardèrent avec attention Nicolette et la trouvèrent si belle qu'ils en furent émerveillés.—Lui dire cela? répondit celui qui avait la langue la mieux pendue. Malheur à qui lui en parlerait seulement! Ce sont des chimères que vous nous contez là! Il n'y a dans cette forêt ni cerf, ni lion, ni sanglier, ni autre bête, si rare soit-elle, dont un des membres vaille plus de deux ou trois deniers; et vous parlez d'un plus grand avoir? Malheur à qui vous croirait et irait répétant vos paroles! Vous êtes une fée, nous n'avons nulle cure de votre compagnie : par ainsi, tenez votre voie et laissez-nous tenir la nôtre. — Ah! beaux enfants, dit Nicolette, faites ce dont je vous prie. Cette bête



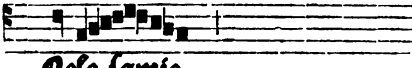
---

merveilleuse a une telle vertu, qu'elle peut guérir Aucassin de sa maladie d'esprit et le tirer de tourment... J'ai dans ma bourse cinq sols : les voici. Dites à Aucassin que, sous trois jours, il vienne la chasser en cette forêt, et que, s'il ne l'a pas trouvée durant ce temps, jamais il ne sera guéri ni consolé. — Par ma foi! dit le pasteur, nous allons toujours prendre les deniers. Si Aucassin vient ici, nous lui répéterons vos paroles; quant à l'aller quérir, néant! — Que Dieu vous aide! murmura doucement Nicolette en prenant congé des pasteurs.

Ici l'on chante.

Nicolette au clair visage
Prit donc congé des pasteurs

Ele prist des flors de lis
Et de lerbe du garris,
Et de le foille autresi,
Une bele loge en fist,
Ainq tant gente ne vi.
Jure Diu qui ne menti,
Se par lei vient Aucasins,
Et il, por lamor de li,
Ne si repose un petit,
Ja ne sera ses amis



Nele famie.

Or dient et content et fabloient.

Et commença son chemin,
Parmi la forêt ombreuse,
Le long d'une antique voie,
Jusqu'au prochain carrefour
Où sept routes se fourchaient
S'en allant par le pays.
Là, toute seule et songeuse,
Elle voulut éprouver
L'amour de son Aucassin.
Elle cueillit fleurs de lys,
Fleurs de thym et de bruyère,
Et feuilles pareillement,
Dont elle fit une loge,
La plus belle qu'on eût vue,

icholete eut faite le loge/ si com vos aues oi ⁊ entēdu/ mlt bele ⁊ mlt gente/ si lot biē forree dehors ⁊ dedens de flors ⁊ de foilles/ si se repost deles le loge en vn espes busson por savoir q̃ Aucasins feroit. ¶ Et li cris ⁊ li noise ala par tote le tere ⁊ par tot le pais q̃ Nicholete estoit perdue. Li auquant diēt qele en estoit fuie/ ⁊ li autre diēt q̃ li qens Garins la faite murdrir. Qui qen eut ioie/ Aucasins nen fu mi lies/ ⁊ li qens Garins ses peres le fist metre hors de prison. Si māda les ceualers de le tere ⁊ les damoiseles/ si fist faire vne mlt rice feste por ceou quil cuida Aucasins son fil conforter. ¶ Voiq

---

Et jura par Jésus-Christ
Que si son cher Aucassin
Ne venait s'y reposer,
Pour l'amour d'elle, un instant,
Plus ne serait son ami,
Ni plus sa mie.

Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.

Quant Nicolette eut construit sa logette et l'eut tapissée en dehors et en dedans de feuilles vertes et de fleurs odorantes, elle se retira un peu à l'écart, sous un buisson, pour observer ce que ferait Aucassin quand il viendrait par là. — Or, le bruit s'était répandu par tout le pays que Nicolette était perdue. Les uns disaient qu'elle s'était enfuie, les autres que
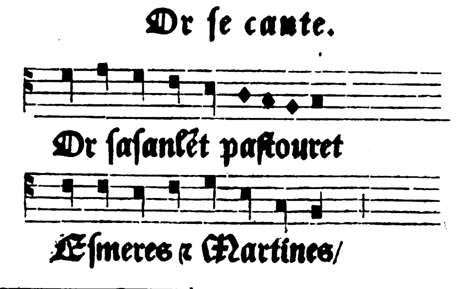


li feste estoit plus plaine/ & Aucasins fu apoiies a vne puie tot dolãs & tot souples. Qui q̃ derue/ nost ioie Aucasins/ nen ot talent/ qil ni veoid rien de ceou q̃il amoit. ¶ Vns cevalers le re/ garda/ si vint a li/ si lapela. Aucasins/ fait il/ dausi fait mal con vos aves ai ie este malades. Je vos donrai bon consel se vos me voles croire. Sire/ fait Aucasins/ grãs mercis/ bon consel aroie ie cier. Montes sor vn ceval/ fait il/ sales selonc cele forest esbanoiier. Si verres ces flors & ces erbes/ sorres ces oisellons canter. Par aventure orres tele parole dont mix vos iert. Sire/ fait Aucasins/ grãs mercis/ si ferai iou. ¶ Il senble de la sale/ savale les degres/ si vient

---

le comte Garin l'avait fait mourir. Si d'aucuns en étaient aises, Aucassin ne le fut pas, malgré le soin que prit son père de le tirer de sa prison et de mander aussitôt auprès de lui, pour le distraire par une fête, tous les chevaliers et toutes les demoiselles de sa terre.—Au plus brillant de la fête, comme Aucassin se tenait appuyé, tout songeur, sur la rampe d'une fenêtre, n'ayant nul goût à foller comme tout le monde, ne voyant là rien de ce qu'il aimait, un chevalier s'approcha et lui dit :—Aucassin, j'ai été malade du même mal que vous, et, à cette cause je puis vous donner un conseil salutaire, si vous me voulez croire.—Sire, grand merci, répondit Aucassin. J'ai besoin, en effet, de bon conseil et de bon

en lestable u ses ceuaus estoit. Il fait metre la sele ⁊ le frain/ il met pie en estrier/ si mõte/ ⁊ ist del castel/ ⁊ erra tãt quil vint a le forest ⁊ ceuaucea tãt quil vint a le fontaine ⁊ troue les pastoriax au point de none. Sauoiẽt i. cape estendue sor lerbe/ si mangoiẽt lor pain ⁊ fai, soiẽt m̃lt tres grãs ioie.

Or se cante.



---

remède.—Montez sur un cheval et allez vers la forêt prochaine. La vue des vertes herbes, la douce odeur des fleurs, les joyeuses chansons des oiseaux, tout vous reconfortera, soyez-en assuré.— Sire, grand merci : ainsi ferai-je.—Et incontinent, se dérobant à la compagnie, Aucassin descendit les degrés, alla à l'écurie, fit placer la selle et le frein à l'un des chevaux qui y étaient, mit le pied dans l'étrier, monta sur le noble animal, et sortit du château. Une fois dehors, il chevaucha tant et tant par la forêt qu'il s'en vint, sur le point de none, vers la fontaine où les pasteurs étaient en train de manger leur pain et de mener grande joie.

Ici l'on chante.

Fruclins ⁊ Johanes/
Robeceons ⁊ Aubries/
Li vns diſt : Bel compaignet/
Dix ait Aucaſinet/
Voire/ a foi/ le bel vallet/
Et le meſcine au cors corſet/
Qui auoit le poil blondet/
Cler le vis/ ⁊ loeul vairet/
Qui nos dona deneres
Dont acatrons gaſteles/
Gaines ⁊ couſteles/
Flauſteles ⁊ cornes/
Macueles ⁊ pipes/

Les pasteurs sont assemblés,
Esmeret et Martinet,
Johannot et Fruclinet,
Aubriet et Robesson.
L'un d'eux dit : Beaux compagnons,
Que Dieu conserve Auçassin !
Vraiment, c'est un plaisant gars !
Qu'il conserve également
La gente et blonde pucelle
Aux yeux vairets, aux dents blanches,
Qui nous donna les deniers
Dont plus tard achèterons
Gâteaux, gaînes et couteaux,
Beaux cornets et belles flûtes,



Dix le garisse.

Or dient ⁊ content ⁊ fabloient.



ãt Aucasins oi les pastoriax si li souint de Nicholete se tres douce amie quil tãt amoit ⁊ si se pẽsa q̃ele auoit la este/ ⁊ il hurte le ceual des esperõs/ si vint as pastoriax. ¶ Bel enfant Dix vos ait. Dix vos benie/ fait cil qui fu plus enparles des autres. Bel enfant, fait il, redites le canson q̃ vos disies ore. Nos ni dirons/ fait cil qui plus fu enparles des autres.

Beaux pipeaux et beaux maillets.
Dieu le guérisse!

Ici l'on dit, conte et fabloie.

Quand Aucassin entendit parler ainsi les pastoureaux, il pensa aussitôt que Nicolette, sa tant douce amie, était venue là, et, pour s'en assurer, il s'avança vitement.—Beaux enfants, Dieu vous aide! cria-t-il aux pasteurs.—Dieu vous bénisse! lui répondit celui d'entre eux qui avait la langue la mieux pendue — Beaux enfants, redites-moi la chanson que vous chantiez tout à l'heure.—Nous ne la répéterons pas, beau sire, et maudit soit qui d'entre nous vous la redira! — Beaux enfants, ne me connaissez-vous

deßait ore qui por Vos i cantera/ biax ſire. Bel enfant/ fait Aucaſins/ en ne me coniſſies Vos? Oil/ nos ſauons biẽ q̃ Vos eſtes Auca/ ſins nos Damaiſiax/ mais nos ne ſomes mie a Vos/ ains ſomes au conte. Bel enfant/ ſi feres/ ie Vos pri. Os por le cuer be/ fait cil/ por qoi canteroie ie por Vos/ ſil ne me ſeoit? Qãt il na ſi rice hom en ceſt pais/ ſans le cors le q̃ns Garins/ ſil trouoit me bues/ ne mes Vaces/ ne mes berbis en ſes pres/ nen ſen formẽt/ q̃il fuſt mie tãt hardis por les ex a creuer/ q̃il les en oſaſt cacier/ ⁊ por qoi canteroie ie por Vos/ ſil ne me ſeoit? Se Dix Vos ait/ bel en/ fant/ ſi feres/ ⁊ tenes dix ſols q̃ iai ci en Vne

---

point? — Oui bien, sire; nous savons que vous êtes Aucassin, notre damoiseau; mais nous ne sommes pas à vous : nous sommes au Comte. — Beaux enfants, faites ce que je vous demande, je vous en prie! — Oh! par le cœur bœuf! pourquoi chanterais-je pour vous, s'il ne me plaît? Songez qu'il n'y a si riche homme en ce pays, hormis le comte Garin en personne, s'il trouvait dans ses blés ou dans ses prés, mes bœufs, ou mes vaches, ou mes brebis, qui fût assez hardi pour oser les en chasser, sous peine d'avoir les yeux crevés... — Que Dieu vous soit en aide, beaux enfants! Faites ce que je vous demande et recevez comme loyer les dix sols que voici. — Nous prendrons les deniers, sire, mais je ne vous chanterai

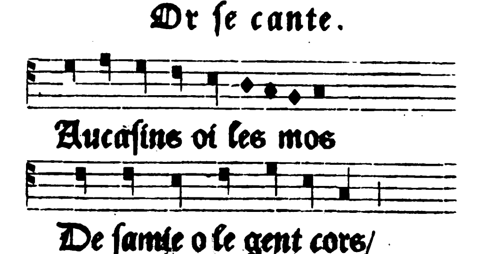
borse. Sire/ les deniers prẽderons nos/ mais ce ne vos canterai mie/ car ien ai iure/ mais le le vos canterai se vos voles. De par Diu/ fait Aucasins/ encor aim ie mix conter q̃ nient. Sire/ nos estiiens orains ci/ entre prime ⁊ tierce/ si mangiens no pain a ceste fontaine/ ausi come nos faisõs ore/ ⁊ vne pucele vint ci/ li plus bele riens du monde/ si q̃ nos cuidames q̃ ce fust vne fee ⁊ q̃ tot cis bos en esclarci. Si nos dona tãt des sien q̃ nos li eumes en couẽt/ se vos venies ci/ nos vos desisiens q̃ vos alissies cacier en ceste forest/ q̃il i a i. beste q̃/ se vos le poiies prẽdre/ vos nen donriies mie i. des mẽbres por vᶜ mars dargent/ ne por nul auoir/ car li beste a tel

---

rien, l'ayant juré. Tout ce que je puis, c'est de raconter ce que nous avons vu. — De par Dieu! dit Aucassin, j'aime encore mieux ce récit que rien. — Sire, nous étions tantôt, entre prime et tierce, à manger notre pain devant cette fontaine, comme nous le faisons présentement; une pucelle est venue, la plus belle chose du monde, et telle, que nous crûmes voir une fée et que toute la forêt en fut éclairée. Elle nous a donné tant de ses deniers que nous lui avons promis, si vous veniez par ici, de vous engager à chasser dans cette forêt, et de vous dire qu'il y a quelque part une bête telle que, si vous la pouviez prendre, vous ne donneriez pas un seul de ses membres pour cinq cents marcs d'argent, ni pour

mecine q̃/ se vos le poes prẽdre/ vos seres garis de vo mehaig/ & dedẽs iii. iors le vos couien auoir prisse/ & se vos ne laues prisse/ iamais ne le verres. Or le cacies se vos voles, & se vos voles si le laiscie/ car ie men sui biẽ acuites vers li. Bel enfant/ fait Aucasins/ asses en aues dit/ & Dex me laist trouer.

Or se cante.
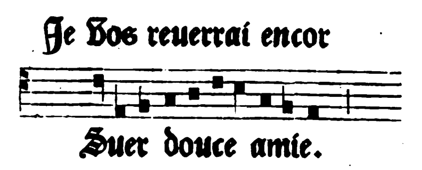


---

nul avoir, et que vous seriez ensuite guéri de votre mal. Elle a ajouté que si vous n'aviez pas pris cette bête merveilleuse avant trois jours, jamais plus ne la reverriez. Allez donc la chasser, si cela vous plaît; ne la chassez pas, si cela vous plaît mieux : je me suis acquitté de ma promesse envers elle. — Beaux enfants, vous m'en avez assez dit. Dieu permettra que je la rencontre.

Ici l'on chante.

Aucassin comprit les mots
De sa mie au clair visage,
Qui sonnèrent dans son cœur.
Lors, quittant les pastoureaux,

Mlt li entrerẽt el cors.
Des pastoriax se part tost/
Si entra el parfont bos/
Li destriers li anble tost/
Biẽ lenporte les galos.
Or parla/ sa dit trois mos.
Nicholete o le gent cors/
Por vos sui venus en bos/
Je ne cac ne cerf ne porc/
Mais por vos sui les esclos.
Vo voir oeul ⁊ vos gens cors/
Vos biax ris ⁊ vos dox mos
Ont men cuer naure a mort/
Se Dex plaist le Pere fort/

Il entre au parfond du bois
Où l'emporte son cheval
Dans un rapide galop.
—Ah! dit-il, le cœur battant,
Ma Nicolette au cœur gent,
C'est pour vous qu'ici je viens!
Je ne chasse biche ou loup,
Je suis seulement vos traces.
Vos yeux vairs, votre corps gent,
Votre voix et vos doux rires,
Ont blessé mon cœur à mort.
Ah! s'il plaît à Dieu le Père,
Nous nous reverrons encore,
Ma douce amie.



Or dient ⁊ content ⁊ fabloient.



ucasins ala par le forest deuers Nicholete/ ⁊ li destriers lenporta grāt aleure. Ne cuidies mie q̄ les ronces ⁊ les espines lesparnoiscēt/ nenil nient/ ains li desronpēt ses dras qa paines peust en noer desus el plus entier/ ⁊ q̄ li sanc li isci des bras ⁊ des costes ⁊ des gans en xl. lius ou en xxx./ qapres le Valles peust on suir

---

Ici l'on dit, conte et fabloie.

Toujours emporté grande erre par son cheval, Aucassin s'en allait par la forêt. Ne croyez pas que les ronces et les épines l'épargnassent en rien. Tout au contraire, elles lui déchiraient ses vêtements, et de telle sorte qu'à peine lui en resta-t-il bientôt un morceau entier. En outre le sang lui partait des bras, des flancs et des jambes par plus de trente ou quarante endroits, si bien qu'on eût pu le suivre aux rougeurs qu'il laissait sur l'herbe, comme un cerf blessé par le chasseur. Mais Aucassin songeait si fortement à Nicolette, sa douce amie, qu'il ne sentait ni mal ni douleur, et il alla ainsi toute la jour-

le trace du sanc qui caoit sor lerbe. Mais il pensa tāt a Nicholete sa douce amie/ q̃ ne sen/toit ne mal ne dolor/ ⁊ ala tote ior parmi le forest si faitemēt q̃ onq̃ noi noueles de li. Et qāt il vit q̃ li vespres aperceoit/ si comencea a plorer por cou quil ne le trouoit. ¶ Tote vne viés voie erbeuse cevaucoit/ il esgarda devant lui enmi le voie/ si vit vn vallet tel com ie vos dirai. Grās estoit ⁊ mervelleꝫ ⁊ lais ⁊ hideꝫ. Il auoit vne grāde hure plus noire quune carbouclee/ ⁊ auoit plus de plaine paume entre ii. eꝫ/ ⁊ auoit vnes grādes ioes ⁊ vn grandisme nes plat/ ⁊ vnes grāꝫ narines lees/ ⁊ vnes grosses leures plus rouges dune car/

---

née, si âprement, que jamais plus on n'eut de ses nouvelles. Mais quand il vit que la vesprée approchait et qu'il n'avait encore rencontré ce qu'il cherchait avec tant d'ardeur, il commença à mener grand deuil.—Comme il chevauchait en une vieille voie où l'herbe croissait haute et drue, il avisa devant lui, au milieu de cette route, un homme tel que je vais vous dire. Il était grand, laid et hideux à merveille. Sa hure, plus noire que viande fumée, était si large que l'entre-deux de ses yeux avait une pleine paume de travers. Ses joues étaient énormes, ses narines aussi, avec un grandissime nez plat, ses grosses lèvres pendaient, plus rouges que braise, laissant à découvert de grandes dents jaunes et sales. Chaussé

bounee/ ⁊ une grās dens gaunes ⁊ lais/ ⁊ estoit caucies dunes housiax ⁊ dun sollers de buef fetes de tille dusq̄ deseure le genol/ ⁊ estoit apoiies sor une grant macue. Aucasins senbati sor lui/ seut grant paor qāt il le soruit. ❡ Biax frere/ Dix tait. Dix vos benie/ fait cil. Se Dix tait/ q̄ fais tu illec? A vos q̄ monte? fait cil. Nient/ fait Aucasins/ ie nel vos demant se por bien non. Mais por qoi plores vos/ fait cil/ ⁊ faites si fait duel? Certes/ se iestoie ausi rice hom q̄ vos estes/ tos li mons ne me feroit mie plorer. Ba/ me conissies vos? fait Aucasins. Oil/ ie sais bien q̄ vos estes Aucasins/ li fiz le conte/ ⁊ se vos me dites por qoi vos plores/ ie

---

de souliers de cuir de bœuf et de houseaux, faîtés de tille jusque par-dessus le genou, et affublé d'une cape à double envers, il se tenait appuyé sur une haute massue. — Beau frère, Dieu t'assiste! dit en l'apercevant Aucassin, pris de male peur. — Dieu vous bénisse, répondit l'homme. — Que fais-tu là? — Que vous importe? — Je ne vous le demandais qu'à compatissante intention. — Mais vous-même, pourquoi pleurez-vous? Certes, moi, si j'étais aussi riche homme que vous êtes, rien au monde ne pourrait me faire pleurer. — Vous me connaissez donc? — Oui, je sais que vous êtes Aucassin, le fils du Comte, et si vous me dites pourquoi vous menez si grand deuil, à mon tour je vous dirai ce que je fais ici. — Je vous

vos dirai q̄ ie fac ci. Certes/ fait Aucasins/ ie le vos dirai mlt volentiers. Je ving hui matin cacier en ceste forest/ sauoie vn blan leurier/ le plus bel del siecle/ si lai perdu/ por ce plor iou. Os/ fait cil/ por le cuer q̄ cil Sires eut en sen ventre/ q̄ vos plorastes por vn cien puant. Mal dehait ait qui iamais vos prisera/ qāt il na si rice hom en ceste tere/ se vos peres len mandoit x. u xv. u xx./ quil ne les eust trop volentiers/ & sen esteroit trop lies. Mais ie doi plorer & dol faire. Et tu/ de qoi/ frere? Sire/ ie le vos dirai. Jestoie luies a vn rice vilain/ si cacoie se carue/ iv. bues i auoit. Or a iii. iors qil mauint vne grāde malauenture q̄ ie perdi

---

le dirai bien volontiers. Je suis venu ce matin chasser en cette forêt; j'avais un lévrier blanc, le plus beau de la terre, je l'ai perdu : voilà pourquoi je pleure. —Quoi! par le cœur qu'eut en son ventre Notre Seigneur Jésus-Christ! c'est à pleurer un chien puant qùe vous dépensez les larmes de vos yeux! Maudit soit qui vous plaindra, vous, à qui tout riche homme de ce pays serait trop heureux de donner quinze ou vingt lévriers blancs, si votre père les lui demandait! Moi, je fais douleur pour chose plus amère. — Laquelle, frère? — Je vais vous la dire, sire. J'étais loué à un riche vilain dont je conduisais la charrue attelée de deux paires de bœufs. Il y a trois jours, par grande malaventure, j'ai perdu

li mellor de mes bues/ Roget/ le mellor de me carue. Si le vois querant/ si ne mangai ne ne bus iii. iors a passes/ si nos aler a le vile/ con me metroit en prison/ q̄ ie ne lai de qoi saure. De tot lauoir du monde nai ie plus vaillāt q̄ vos vees sor le cors de mi. Une lasse mere auoie/ si nauoit plus vaillāt q̄ une q̄eutisele/ si li a en sacie de desou le dos/ si gist a pur lestrain. Si men poise asses plus q̄ de mi/ car auoirs va & vient/ se iai or perdu/ ie gaaignerai une autre fois/ si sorrai mon buef q̄āt ie porrai/ ne ia por ceou nen plouerai. Et vos plorastes por un cien de longaigne. Mal dehait ait qui iamais vos prisera. Certes tu es de bon confort/ biax

---

Roget, le plus beau et le meilleur animal qui ait jamais tracé de sillon. J'ai laissé ma charrue et je m'en suis allé çà et là, quérant le bon animal, mais sans le retrouver. Voilà trois jours passés que j'erre ainsi, sans boire ni manger, n'osant retourner à la ville, où l'on me mettrait en prison, car je n'ai pas de quoi payer. Mon seul avoir consiste en ce que vous me voyez sur le corps. J'ai une mère aussi pauvre que moi, puisqu'elle n'avait rien de plus vaillant qu'un vieux matelas qu'on lui a arraché de dessous le dos; maintenant elle couche sur la paille. Son état me poigne plus que le mien propre; car l'argent va et vient, si j'ai perdu aujourd'hui, je gagnerai une autre fois et je payerai mon bœuf

frere/ q̃ benois soies tu. Et q̃ valoit tes bues? Sire/ xx. sols men demãde on/ ie nen puis mie abatre vne seule maaille. Or bien/ fait Aucasins/ xx. sols q̃ iai en me borse/ si sol ten buef. Sire/ fait il/ grans mercis/ ⁊ Diu vos laist trouer ce q̃ vos queres. ¶ Il se part de lui. Aucasins si ceuauce. La nuit fu bel ⁊ coie/ ⁊ il erra tãt quil vint ... defors ⁊ dedens ⁊ par deseure ⁊ deuãt de flors/ ⁊ estoit si bele q̃ plus ne pooit estre. Quãt Aucasins le aperçut/ si sarestа tot a vn fais/ ⁊ li rais de le lune feroit ens. E Diu/ fait Aucasins/ ci fu Nicholete me doce amie/ ⁊ ce fist ele a ses beles mains. Por le doucour de li ⁊ por samor me

---

aussitôt que je le pourrai. Ce n'est pas pour si peu que je pleurerai jamais. Et vous pleurez pour un chien crevé! Ah! malheur à qui vous plaindra! — Tu m'es d'un bon réconfort : béni sois-tu, mon frère! Et, que valaient tes bœufs? — Sire, on m'en demande vingt sols, et je n'en puis faire rabattre une seule maille. — Tiens, dit Aucassin, voilà vingt sols que j'ai en ma bourse : paye ton bœuf. — Sire, grand merci, et que Dieu daigne vous laisser trouver ce que vous cherchez! répondit l'homme en s'en allant. — Aucassin poursuivit sa voie. La nuit était coite et belle. Il chevaucha pendant un long temps, et, après avoir chevauché ainsi de sentier en sentier, il arriva à la logette de Nicolette. *Dehors et*

descendrai ie or ci ꝛ mi reposerai anuit mais. ¶ Il mist le pie fors de lestrier por descendre/ ꝛ li ceuaus fu grãs ꝛ haus. Il pensa tãt a Ni/ cholete se tres douce amie/ quil cai si duremẽt sor vne piere q̃ lespaulle li vola hors du liu. Il se senti mlt blecie/ mais il sefforcea tãt au miex quil peut/ ꝛ atacea son ceual a lautre main a vne espine. Si se torna sor coste/ tãt quil vint tos souuins en le loge. Et il garda parmi i. trau de le loge/ si vit les estoiles el ciel/ sen i vit i. plus clere des autres/ si co/ mẽcea a dire.

Or se cante.

---

dedans, devant et derrière, il y avait force fleurs odorantes à merveille et réjouissantes pour les yeux. Grâce à un rais de lune, Aucassin aperçut cette plaisante retraite, et il s'arrêta tout à coup.—Ah! Dieu! ce ne peut-être que Nicolette, ma tant douce amie, qui a fait cela de ses belles mains. A cause d'elle et en mémoire d'elle je vais descendre et m'y reposer cette nuit-ci.—Disant cela, Aucassin mit le pied hors de l'étrier pour descendre de son cheval qui était très-grand et très-haut. Mais, tout entier à Nicolette, sa tant douce amie, il ne prit pas assez garde à lui-même, et cela le fit choir sur une pierre, si durement que l'épaule en sortit de sa gaîne. Pour blessé qu'il était, il se releva, s'efforçant de son

Estoilete/ ie te voi
Q le lune trait a soi/
Nicholete est auec toi/
Mamiete o les blont poil.
Je cuid q̄ Diu le veut auoir
Por la biaute........
. . . .
. . . .
Q q̄ fust du recaoir/
Q fuisse lassus o toi.
Ja te baiseroie estroit.

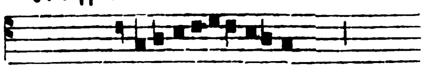
---

mieux, et, après avoir de son bon bras attaché son cheval à un fourré voisin, il entra en rampant dans la logette, s'y coucha sur l'odorante litière qui s'y trouvait, et regarda le ciel bleu et les étoiles d'or à travers un trou ménagé au plafond de cette douce retraite. Comme il regardait, ainsi étendu, il vit une étoile plus vive et plus claire que les autres. Lors, soupireux et attendri, il commença à dire :

Ici l'on chante.

Claire étoile que je vois
Reluire autour de la lune,
Ma miette au poil si blond,
Nicolette, est avec toi!

Se iestoie fix a Roi/
Safferies vos bien a moi



Suer douce amie.

Or dient et content et fabloient.



Qant Nicholete oi Aucasins/ ele vint a lui/ car ele nestoit mie lonc. Ele entra en la loge/ si li geta ses bras au col/ si le baisa et acola. ¶ Biax dous amis bië soiies vos troues. Et vos/ bele douce amie/ soiies li bië trouee. Il sentrebaissët

---

Dieu la veut sans doute avoir
A cause de sa beauté
A nulle autre non pareille
Pour orner son paradis.
Ah! quoi qu'il dût m'advenir
En retombant sur la terre,
Qu'à cette heure je voudrais,
Nicolette, être avec toi!
Je t'accolerais, ma mie,
Lèvre à lèvre, étroitement.
Doucement et tendrement
Jussé-je donc fils de roi,
Tu serais digne de moi,
Tant douce amie!

ꝛ acolẽt/ si fu la ioie bele. Ha/ douce amie/ fait Aucasins/ iestoie ore m̃lt blecies en mes/ paulle/ ꝛ or ne sens ne mal ne dolor pui q̃ ie vos ai. Ele le portasta ꝛ troua quil auoit lespaulle fors du liu. Ele le mania tãt a ses blances mains/ ꝛ porsacea si com Diex le vaut/ qui les amãs aim/ q̃ele reuint a liu/ ꝛ puis si pris des flors ꝛ de lerbe fresce ꝛ des fuelles verdes/ si le loia sus au pan de sa cemise/ ꝛ il fu tot garis. Aucasins/ fait ele/ biaus dous amis/ prendes consel q̃ vos feres. Se vos peres fait demain cerquier ceste forest ꝛ on me treuue/ q̃ q̃ de vos auiegne/ on mocira. Certes/ bele douce amie/ ien esteroie m̃lt dolans/ mais se ie
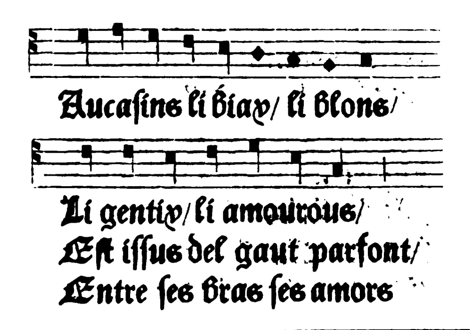
---

Ici l'on dit, conte et fabloie.

En entendant Aucassin, Nicolette, qui n'était pas loin, accourut dans la logette, et, jetant ses beaux bras autour du cou de son ami, elle l'accola et le baisa le plus tendrement du monde. — Beau doux ami, lui dit-elle, soyez le bien retrouvé! — Et vous, belle douce amie, soyez la bien retrouvée aussi! — Ils s'entre-baisèrent et accolèrent de nouveau, et leur joie fut infinie. — Ah! douce amie, murmura Aucassin, j'étais grièvement blessé à l'épaule; mais maintenant que je vous ai, je ne sens plus ni mal ni douleur. — Nicolette, l'entendant, le tâta et s'aperçut qu'en effet il avait l'épaule hors de sa gaîne. Lors,

puis/ il ne vos tenront ia. ¶ Il monta sor son ceual/ et prent samie devãt lui/ baisant et acolant/ si se metẽt as plains cans.

Or se cante.



---

de ses blanches mains, elle fit tant et tant, qu'avec l'aide de Dieu, toujours pitoyable aux amants, elle remit en place le membre désajusté. Puis elle appliqua dessus une poignée d'herbes fraîches et de fleurs odorantes enveloppées dans un pan de sa chemise, et Aucassin fut guéri. — Aucassin, beau doux ami, dit-elle, qu'allez-vous faire présentement? Si votre père fait battre cette forêt demain, on nous trouvera, et alors, quoi qu'il advienne de vous, tenez pour certain que moi je serai tuée. — Certes, belle douce amie, répondit Aucassin, et j'en serais grandement marri; mais tant que je le pourrai, je vous défendrai et préserverai. — Cela dit, il monta sur son cheval, mit sa mie devant lui, le long de son

Deuāt lui ſor ſon arſon.
Les ex li baiſe ⁊ le front/
Et le bouce ⁊ le menton.
Ele la mis a raiſon/
Aucaſins/ biax amis dox/
En q̄ele tere en irons nos.
Douce amie/ q̄ ſai iou.
Moi ne caut u nos aillons/
En foreſt u en deſtors/
Mais q̄ ie ſoie auec vos.
Paſſēt les vaus ⁊ les mons
Et les viles ⁊ les bor/
A le mer vinrēt au ior/
Si deſcendēt u ſablon

---

cœur, la baisant et accolant, et ils s'en allèrent ainsi à travers champs,

Ici l'on chante.

Aucassin le beau, le blond,
Le damoisel amoureux,
Est sorti du bois profond,
Ses amours entre ses bras,
Devant lui, sur son arçon.
Il la baise aux yeux, au front,
Sur la bouche et le menton.
Mais bientôt vient la raison :
—Aucassin, beau doux ami,
En quelle terre irons-nous?



Les le riuage.

Or dient ⁊ content ⁊ fabloient.



ucaſins fu deſcendus entre lui ⁊ ſamie/ ſi com vos aues oi ⁊ entẽdu. Il tint ſon ceual par le reſne ⁊ ſamie par la main/ ſi conmencẽt aler ſelonc le riue. Il les acena ⁊ ils vinrent a lui. Si fiſt tãt vers aus qui le miſſent en lor nef/ ⁊ qãt il furẽt en haulte mer/ vne tormente leua grãde ⁊ merueilleuſe qui les mena de tere en tere/ tãt quil ariuerẽt en vne tere eſtragne ⁊ entrerẽt el port du caſtel de Torelore. Puis

---

—Douce amie, eh! que sais-je où?
Peu me chaut où nous allions,
En ce bois ou bien ailleurs,
Si toujours nous nous restons!
Ils passent les vaux et les monts,
Et les villes et les bourgs,
Tant qu'à la pique du jour
Ils arrivent à la mer,
Près du rivage.

Ici l'on dit, conte et fabloie.

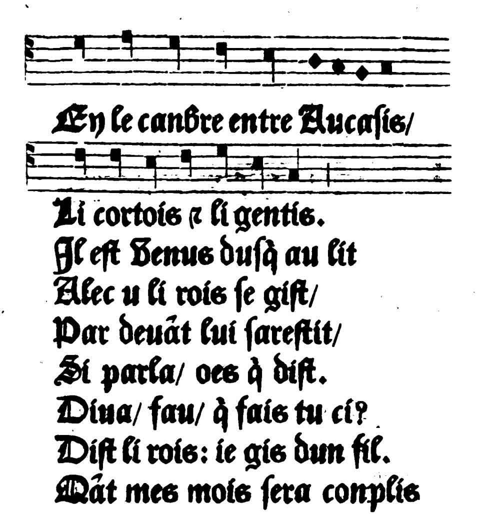
Aucassin et sa mie descendirent donc, comme vous venez de l'entendre; cela fait, il prit son cheval par la bride et sa mie par la main, et tous

demãderẽt qes tere cestoit/ ꝛ on lor dist q̃ cestoit le tere le roi de Torelore. Puis demãda qex hon cestoit ne sil auoit gerre/ ꝛ on li dist: Oil/ grãde. ¶ Il prent congie as marceans ꝛ cil le conmãderẽt a Diu. Il monte sor son ceual/ sespee cainte/ samie deuãt lui/ ꝛ erra tãt quil vint el castel. Il demãde u li rois estoit/ ꝛ on li dist quil gissoit denfent. Et u est dont se fenme? Et on li dist qele est en lost/ ꝛ si i auoit mene tos ciax du pais. Et Aucasins loi/ si li vint a grãt meruelle/ ꝛ vint au palais ꝛ descendi entre lui ꝛ samie/ ꝛ ele tint son ceual/ ꝛ il monta u palais lespee cainte/ ꝛ erra tãt quil vint en le cãbre u li rois gissoit.

---

deux s'en allèrent ainsi le long du rivage, tant et tant qu'ils aperçurent des mariniers auxquels ils firent signal et qui, ayant abordé, consentirent à les prendre avec eux dans leur nauf.—Une fois en pleine mer, une tourmente s'éleva, si merveilleusement grande, qu'elle les mena de terre en terre jusqu'au port du château de Torelore. Ils demandèrent quel pays c'était : on leur répondit que c'était le pays de Torelore. Aucassin demanda quel en était le roi, quel homme il était, et s'il était en guerre. —En guerre, oui, et très-grande, lui répondit-on. Lors, remerciant les mariniers, il prit congé d'eux, remonta sur son cheval, ayant toujours sa mie devant lui, et s'en alla ainsi vers le château où il s'in-

Or se cante.



---

forma du roi.—Il est en gésine, lui répondit-on.—Et sa femme ? — Sa femme est à l'armée, où elle a mené tous les gens du pays.—Aucassin, entendant cela, fut bien étonné. Il alla au palais, descendit avec sa mie, et, pendant qu'elle gardait son cheval, il monta vers la chambre où gisait le roi.

Ici l'on chante.

En la chambre entre Aucassin
Le courtois et le gentil.
Puis il s'en vient jusqu'au lit,
Où pour l'heure le roi gît,
Et s'arrête tout surpris.
Écoutez ce qu'il lui dit :

Et ge ſarai biẽ garis/
Dont irai le meſſe oir/
Si com mes anciſſor fiſt/
Et me grãt gerre eſbaudir
Encontre mes anemis/

Nel lairai mie.

Or dient ⁊ content ⁊ fabloient.



ãt Aucaſins oi enſi le roi parler/ il priſt tos les dras qui ſor lui eſtoiẽt/ ſi les houla aual le canbre. Il vit derriere lui vn baſton/ il le

---

—Diva! que fais-tu ici?
—Je suis en couche d'un fils.
Mon terme enfin accompli
Alors j'irai messe ouïr,
Comme mon ancêtre fit,
Et en guerre m'ébaudir
Contre tous mes ennemis,
Sans y manquer.

Ici l'on dit, conte et fabloie.

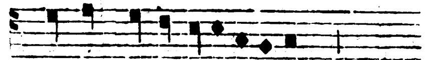
Entendant le roi parler ainsi, Aucassin releva les draps qui le couvraient et les jeta au milieu de la chambre; puis, apercevant un bâton, il le prit et l'en frappa si rudement qu'il dut le tenir pour tué. —

prist/ si torne/ si fiert/ si le bati tãt q̃ mort le dut auoir. Ha/ biau sire/ fait li rois/ q̃ me demãdes vos? Aues vos le sens derue/ qui en me maison me bates? Par le cuer Diu/ fait Aucasins/ maluais fix a putain/ ie vos ocirai se vos ne mafies q̃ iamais hom en vo tere denfant ne gerra. Il li afie/ ⁊ qãt il li ot afie: Sire/ fait Aucasins/ or me menes la u vostre fenme est en lost. Sire/ volentiers/ fait li rois. ¶ Il monte sor un ceual ⁊ Aucasins monte sor le sien/ ⁊ Nicholete remest es canbres la roine. Et li rois ⁊ Aucasins ceuaucierẽt tãt quil vinrẽt la u la roine estoit/ ⁊ trouerẽt la bataille de pomes de bois waumones ⁊ de ueus ⁊

Ah! beau sire, dit le roi, que me demandez-vous? Avez-vous donc le sens dérangé pour me venir battre ainsi dans ma propre maison?—Par le cœur-Dieu! répondit Aucassin, je vous tuerai, mauvais fils de putain, si vous ne me jurez que jamais plus homme de votre terre ne sera en mal d'enfant!—Le roi promit. Lors, Aucassin: Maintenant, sire, menez-moi à l'armée où est votre femme. — Sire, volontiers, répondit le roi.—Ils descendirent. Le roi monta sur un cheval, Aucassin sur le sien, et, pendant que Nicolette se réfugiait en la chambre de la reine, tous deux s'en allèrent à l'armée. Au moment où ils arrivèrent, la bataille était dans toute sa rage, une bataille à coups de pommes sauvages, d'œufs et de

de fres fromages/ ⁊ Aucassins les commencea a regarder/ se sen esmeruella mlt duremēt.

Or se cante.



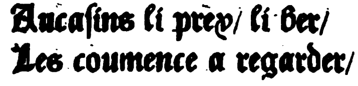
Aucassins est arestes/
Si coumence a regarder
Ce plenier estor canpel.
Il auoient aportes
Des fromages fres asses/
Et pums de bos saumones/
Et grans canpegneus caupes.
Cil qui mix torble les gues
Est li plus sire clames.

---

fromages mous. Aucassin, voyant cela, fut grandement étonné.

Ici l'on chante.

Aucassin est donc resté,
Pris de grand étonnement.
Il commence à regarder
Ce combat en rase plaine,
Où les combattants se servent
D'œufs, de fromages, de pommes
Et de champignons coupés,
Engins d'un genre nouveau.
Quiconque avait mieux troublé
L'eau des ruisselets voisins


Aucasins li prex/ li ber/
Les coumence a regarder/



Or dient et content et fabloient.


ãt Aucasins vit cele merveille/ si vint au roi/ si l'apele. Sire/ fait Aucasins/ sont ceci vostre anemi? Oil/ sire/ fait li rois. Et vouriies vos q̃ je vos en vengasse? Oil/ fait il/ volentiers. ¶ Et Aucasins met le main a l'espee/ et se lance enmi ax/ si conmence a ferir a destre

---

Pour vainqueur était tenu.
Aucassin le preux baron,
En les voyant faire ainsi
Se prit à rire.

Ici l'on dit, conte et fabloie.

Aucassin, allant vers le roi, lui dit : Sire, sont-ce là vos ennemis? — Oui, sire, fit le roi. — Voudriez-vous que je vous en vengeasse? — Volontiers. — Lors Aucassin, l'épée à la main, se lança en pleine mêlée, frappant d'estoc et de taille, à dextre et à senestre, si bien qu'en moins de rien il tua un assez bon nombre de gens. Il en eût tué davantage, si le roi, courant au-devant de lui, ne l'en eût empêché en

& a senestre/ sen ocist mlt. Et qāt li rois vit
qui les ocioit/ il le prent par le frain & dist: Ha/
biax sire/ ne les ocies mi si faitement. Con/
ment/ fait Aucasins/ en voles vos q̄ ie vos
venge? Sire/ dist li rois/ trop en aues vos fait.
Il nest mie costume q̄ nos entrocions li vns
lautre/ cil tornēt en fuies. ¶ Et li rois & Auca/
sins sen repairēt au castel de Torelore/ & les
gens del pais diēt au rois quil cast Aucasins
fors de sa tere/ & si detiegne Nicholete auenc
son fil/ q̄ele sanbloit biē fenme de haut lignage.
Et Nicholete loi/ si nen fu mie lie/ si connen/
cea a dire.

Or se cante.

---

arrêtant son cheval par le frein.—Ah! beau sire, lui cria-t-il, ne me les tuez pas ainsi!—Mais comment voulez-vous que je vous venge autrement? demanda Aucassin.—Sire, vous en avez assez fait; nous n'avons pas coutume de nous entre-tuer ainsi les uns les autres : nous nous mettons seulement en fuite... —Ils s'en revinrent au château de Torelore, où les gens du pays conseillèrent au roi de chasser Aucassin et de garder Nicolette pour son fils, cette gente pucelle leur semblant femme de haut lignage. Nicolette, entendant cela, au lieu de s'en réjouir, s'en chagrina.

Ici l'on chante.



Ce dist la bele Nichole/
Vostre gens me tient por fole/
Qãt mes dox amis macole/
Et il me sent grasse ⁊ mole.
Dont sui iou a cele escole/
Baus/ ne tresce/ ne carole/
Harpe/ gigle/ ne viole/
Ne deduis de la nimpole/

Ne vauroit mie.

—Sire, roi de Torelore,
Dit la belle Nicolette,
Vos gens me tiennent pour folle
Quand mon doux ami m'accole.
Plaise à Dieu, qui fit l'amour,
Que je reste à cette école!
Il n'est danses ni chansons
De harpes et de violes
Valant cela.

Ici l'on dit, conte et fabloie.

Aucassin, ayant avec lui Nicolette, sa douce amie que tant il aimait, menait grande aise et beau déduit
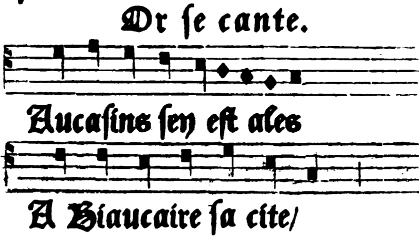
Or dient ⁊ content ⁊ fabloient.

ucasins fu el castel de Torelore ⁊ Nicholete samie/ a grãt aise ⁊ grãt deduit/ car il auoit auoec lui Ni/cholete sa douce amie q̃ tant amoit. Enco quil estoit en tel aise ⁊ en tel deduit/ ⁊ une estores de Sarasins uinrẽt par mer/ sasa/lirẽt au castel/ si le prissent par force. Il prissent lauoir/ senmenerẽt caitis ⁊ caitiues. Il prissent Nicholete ⁊ Aucasins ⁊ si loierent Aucasins les mains ⁊ les pies/ ⁊ si le ieterent en une nef ⁊ Nicholete en une autre. Si leua une tormente par mer qui les espartit. ¶ Li nes u Aucasins estoit ala tant par mer uaucrant q̃le ariua au

---

au château de Torlore. Sur ces entrefaites survinrent par mer des Sarrasins qui donnèrent l'assaut au château et le prirent de force. Le château pris, ils en emmenèrent captifs les habitants, parmi lesquels Aucassin et Nicolette qu'ils jetèrent, celle-ci dans une nauf, celui-là dans une autre, après lui avoir lié les mains et les pieds.—En route une âpre tourmente s'éleva qui sépara les navires les uns des autres. La nauf où était Aucassin erra tant et tant à la merci des vagues que, finalement, elle s'en vint échouer devant Beaucaire, dont les habitants s'empressèrent d'accourir pour la piller en vertu du droit d'épaves. Ils reconnurent Aucassin leur damoisel, et ils en firent grande joie, ne comptant plus

caſtel de Biaucaire/ ⁊ les gens du pais cururent au lagan/ ſi trouerēt Aucaſins/ ſi le reconurēt. Quāt cil de Biaucaire virent lor Damoiſel/ ſen fiſent grant ioie/ car Aucaſins auoit biē mes u caſtel de Torelore trois ans/ ⁊ ſes peres ⁊ ſes meres eſtoient mort. Il le menerent u caſtel de Biaucare/ ſi deuinrēt tot ſi home. Si tint ſe tere en pais.



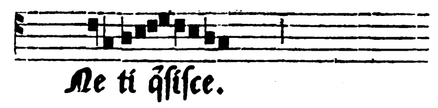
---

le revoir jamais, depuis trois ans qu'il était absent d'eux, trois ans pendant lesquels son père et sa mère étaient morts. Ils l'emmenèrent au château de Beaucaire où ils l'acclamèrent pour leur maître et seigneur au lieu et place du comte Garin. Aucassin tint sa terre en paix.

Ici l'on chante.

Aucassin s'en est allé
A Beaucaire, sa cité;
Le pays et le royaume
Sont bien gouvernés par lui.

Le pais ⁊ le regne
Tint treſtout en quite.
Jure Diu de Maiſte
Quil li poiſe plus aſſes
De Nichole au vis cler
Q de tot ſen parente/
Sil eſtoit a fin ales.
Doce amie o le vis cler/
Or ne vos ſai u q̄ſter.
~~Aine Diu ne fiſt ce regne/~~
~~Ne par terre ne par mer/~~
Se ti quidoie trouer/



Ne ti q̄ſiſce.

Mais, par Dieu de majesté!
Ce qui lui pèse le plus,
C'est Nicolette, sa mie,
Sa seule famille aussi,
Dont il se sent séparé.
—Douce amie au clair visage,
Je ne sais où vous chercher;
Et pourtant il n'est pays,
Soit de terre, soit de mer,
Où je ne voulusse aller
Pour te chercher!

Ici l'on dit, conte et fabloie.

Or dient et content et fabloient.
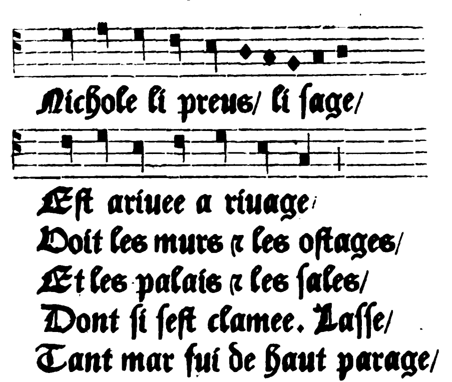
Or lairons Daucasins/ si dirons de Micholete. Li nes u Micholete estoit le roi de Cartage/ et cil estoit ses peres/ et si auoit vii. frere tous princes u rois. Quant il virent Micholete si bele/ se li porterent mult grant honor/ et fisent feste de li/ et mult li demanderent qui ele estoit/ car mult sanbloit bien gentix fenme et de haut. Mais ele ne lor sot a dire qui ele estoit/ car ele fu pree petis enfes. Il nagierent tant quil ariuerent desous le cite de Cartage/ et quant Micholete vit les murs del castel et le pais/ ele se reconut quele i

---

Nous laisserons là Aucassin pour parler de Nicolette. La nauf où elle se trouvait était celle du roi de Carthage et de ses douze frères, tous princes ou rois comme lui. Quand ils virent Nicolette si belle, ils lui firent honneur et fête et lui demandèrent qui elle était, car elle leur semblait gentille femme et de haut lignage. Mais elle ne sut leur rien répondre, ayant été enlevée lorsqu'elle était encore garcelette. — On arriva bientôt à Carthage. A l'aspect des murs du château et de tout le pays environnant, Nicolette reconnut que c'était là qu'elle avait été élevée, et de là qu'elle avait était prise n'étant encore qu'une petite enfant; mais non si petite enfant qu'elle ne se rappelât

auoit eſte norie ⁊ prés petis enfés/ mais ele ne fu mie ſi petis enfés q̃ ne ſeuſt biẽ q̃le auoit eſte norie en le cite.

Or ſe cante.



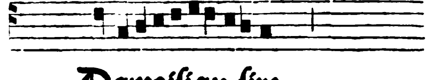
---

bien avoir été nourrie dans la cité de Carthage.

Ici l'on chante.

Nicolette, bonne et sage,
Est arrivée au rivage.
En voyant murs et créneaux,
Tours, maisons et palais,
Elle dit en soupirant :
—Être ainsi menée, hélas !
Moi, fille au roi de Carthage,
Cousine de l'Amirant,
Par tous ces hommes sauvages !
Aucassin, gentil et sage,

O fille au roi de Cartage/
O couſine lamuaffle/
Ci me mainnẽt gent ſauuages.
Aucaſins gentix ⁊ ſages/
Frans damoiſiax honorables/
Vos dolces amors me haſtent/
Et ſemonent ⁊ trauaillent.
Ce doinſt Dix leſperitables
Concor vos tiengne en men brace/
Et q̃ vos baiſſies me face/
Et me bouce ⁊ mon viſage/



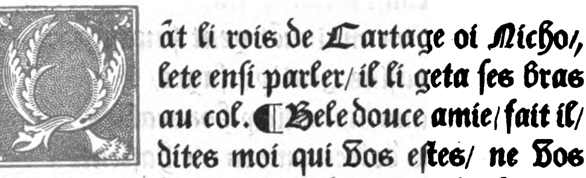
Damoiſiax ſire.

Honorable damoiseau,
Vos douces amours me poignent,
Et m'excitent, et travaillent.
Veuille Dieu, Père céleste,
Qu'encor vous tienne en mes bras,
Et que vous baisiez ma face,
Et ma bouche et mon visage,
Damoiseau sire !

Ici l'on dit, conte et fabloie.

En entendant Nicolette parler ainsi, le roi de Carthage lui jeta ses bras au cou, — Belle douce

Or dient ⁊ content ⁊ fabloient.



Quāt li rois de Cartage oi Nicho/ lete ensi parler/ il li geta ses bras au col. ¶ Bele douce amie/ fait il/ dites moi qui vos estes/ ne vos esmaiies mie de mi. Sire/ fait ele/ ie sui fille au roi de Cartage/ ⁊ fui pree petis enfés/ biē a xv. ans. ¶ Quāt il loirent ensi parler/ si seurent biē q̄le disoit voire. Si fissent de li mlt grant feste/ si le menerent u palais a grāt honeur si conme fille de roi. Baron li vourent doner vn roi de paiiens/ mais ele nauoit cure de marier. La fu biē iii. iors u iiii. Ele se porpensa par q̄l engien

---

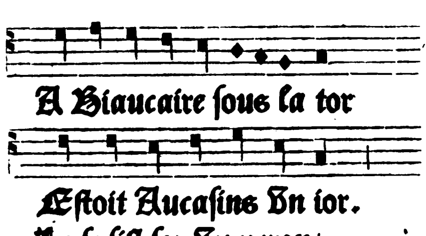
amie, s'écria-t-il, dites-moi qui vous êtes? N'ayez pas peur de moi... –Sire, répondit-elle, je suis fille du roi de Carthage, et je fus enlevée il y a bien quinze ans. — Il ne fut pas difficile au roi et à ses frères de s'apercevoir que Nicolette disait vrai. Aussi lui firent-ils grande fête et la menèrent-ils en grand honneur au palais, comme il convenait à une fille de roi. On voulut lui donner pour baron un chef de païens, mais elle refusa, disant que pour l'heure elle n'avait cure de se marier. Au bout de trois ou quatre jours, elle songea aux moyens à employer pour retrouver Aucassin. Elle apprit à vieller, et, un jour qu'on la voulait forcer marier à un riche prince païen, elle attendit la nuit et s'en-

ele poroit Aucasins querre. Ele quist une viele/ saprist a vieler. Tant con le vaut marier un ior a un roi rice paien/ ꝛ ele senbla la nuict/ si vint au port de mer/ si se herbega ciés une poure fenme sor le rivage. Si prist une erbe/ si sen oinst son cief ꝛ son visage/ si quele fu tote noire ꝛ tainte/ ꝛ ele fist faire cote ꝛ mantel ꝛ cemise ꝛ braies/ si satorna a guise de iogleor. Si prist se viele/ se vint a un marounier/ se fist tant vers lui quil le mist en se nef. Il drecierent lor voile/ si nagierent tant par haute mer quil arriverent en le tere de Provence. Et Nicholete issi fors/ si prist se viele/ si ala vielant par le pais tant quele vint au castel de Biaucaire/ la u Aucasins estoit.

---

fuit vers le port, où elle s'hébergea chez une pauvre femme qui y avait sa demeurance. Là elle prit une certaine herbe, en exprima le jus et en oignit sa blonde tête et son blanc visage qui, du coup, en devinrent tout noirs. Ayant ensuite fait faire une cotte, un manteau, une chemise et des braies, elle s'atourna en guise de jongleur, emporta sa vielle et s'en vint vers un marinier qu'elle décida à la recevoir en sa nauf. Les voiles furent dressées, ils gagnèrent la haute mer et nagèrent tant et tant qu'ils arrivèrent au pays de Provence, où Nicolette aborda. Une fois à terre, la gente pucelle se mit à errer çà et là, toujours viellant, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le château de Beaucaire, où était Aucassin.

Or se cante.



La se sist sor un peron/
Entor lui si franc baron.
Voit les erbes & les flors/
Soit canter les oisellons/
Menbre li de ses amors/
De Nicholete le prox/
Quil ot amee tans iors/

Ici l'on chante.

A Beaucaire, sur la tour,
Aucassin était un jour,
Entouré de ses barons.
Les fleurs jetaient leurs parfums
Et les oiseaux leurs chansons :
Il songeait à ses amours,
A Nicolette la belle
Qu'il avait si fort aimée,
Que tant il aimait toujours.
Il soupirait et pleurait.

Dont gete ſouſpirs ⁊ plors.
Es vous Nichole au peron/
Trait viele/ trait arcon/
Or parla/ diſt ſa raiſon.
Eſcoutes moi/ franc baron/
Cil daval ⁊ cil damont/
Plairoit vos oir un ſon
Daucaſins un franc baron/
De Nicholete la prous?
Tant durerent lor amors/
Quil le quiſt u gaut parfont.
A Torelore u dongon
Les priſſent paien un ior.
Daucaſins rien ne ſavons.

Nicole au perron parut,
Tira sa vielle et puis dit :
—Écoutez-moi, francs barons,
Ceux d'en bas et ceux d'en haut.
Vous plaît-il d'oïr un chant
Sur les amours d'Aucassin
Et sa vaillante Nicole
Qu'il alla partout cherchant
Jusqu'en la forêt profonde.
Au donjon de Torelore,
Un jour, les païens la prirent.
D'Aucassin rien ne savons.
Mais Nicole la vaillante
Est au château de Carthage

Mais Nicholete la prous
Est a Cartage el dongon/
Car ses pere l'aime m̃lt/
Qui sire est de cel roion.
Doner li volent baron
Uns roi de paiiens felon.
Nicholete nen a soing/
Car ele aim un dansellon
Qui Aucasins avoit non/
Ja ne prendera baron
Sele na son ameor

Q tant desire.

Or dient & content & fabloient.

Dont le seigneur est son père.
On la veut donner à femme
A quelque prince félon;
Mais elle n'en a souci,
Car elle aime un damoiseau,
Lequel a nom Aucassin.
A lui seul elle sera,
Non à nul autre : c'est lui
Qu'elle désire!

Ici l'on dit, conte et fabloie.



ãt Aucassins oi ensi parler Nicho/, lete il fu mlt liés/ si le traist dune part/ se li demãda. ¶ Biax dous amis/ fait Aucassins/ saues vos nient de cele Nicholete dont vos aues si cante? Sire/ oil/ ien sai com de le plus france creature ⁊ de le plus gentil ⁊ de le plus sage qui onq̃ fust nee. Si est fille au roi de Cartage qui le prist la u Aucasins fu pris/ si le mena en le cite de Cartage/ tant quil seut bien q̃ cestoit se fille/ si en fist mlt grant feste. Si li veut on doner cascun ior baron vn des plus haus rois de tote Espaigne/ mais ele se lairoit ancois pendre u ardoir q̃le en presist nul/ tant fust rices. Ha/

En entendant ainsi parler Nicolette, Aucassin fut bien joyeux. Il la tira à part et lui demanda : Beau doux ami, ne savez-vous rien autre chose de cette Nicolette dont vous venez de nous chanter l'histoire? — Oui, sire, je sais que c'est la plus loyale, la plus sage, comme la plus belle créature qui fut jamais née. Elle est fille du roi de Carthage, à qui elle avait été enlevée dans son enfance, et qui lui-même l'a par rencontre enlevée avec Aucassin au donjon de Torelore. Il a été très-heureux de la retrouver; présentement, il lui veut donner pour baron un des plus puissants rois de toute l'Espagne. Mais elle se laisserait plutôt pendre ou brûler que de consentir à devenir la femme d'un autre qu'Aucassin,

biax dox amis/ fait li q̄ns Aucasins/ se vos voliies raler en cele tere/ se li disissies q̄le venist a mi parler/ ie vos donroie de mon auoir tant com vos en oseries demāder ne prendre. Et sa/cies q̄ por lamor de li ne voul ie prēdre fenme/ tant soit de haut parage/ ains latent/ ne ia na/rai fenme se li non. Et se ie le seusce u trouer/ ie ne leusce ore mie a q̄erre. Sire/ fait ele/ se vos cou faissies/ ie liroie q̄erre por vos ⁊ por li q̄ ie m̄lt aim. ¶ Il li afie/ ⁊ puis se li fait doner xx. liures. Ele se part de lui/ ⁊ il plore por le douceor de Nicholete. Et q̄at ele le veoid plorer. Sire/ fait ele/ ne vos esmaiies pas/ q̄ dusqua pou le vos arai en ceste vile amenee/ se
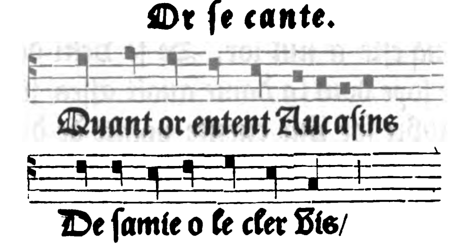
---

cet autre fût-il le plus puissant et le plus riche prince de la terre. — Ah! beau doux ami, s'écria le comte Aucassin, si vous vouliez retourner au pays où vit à cette heure Nicolette, et lui dire que je la supplie de venir ici me retrouver, je vous donnerais de bon cœur de mon avoir autant que vous en oseriez demander ou prendre ! Sachez que, pour l'amour d'elle, je me refuse et refuserai toujours à prendre femme, de si haut parage fût-elle. Dites-lui que je n'aime qu'elle, que je n'aurai jamais d'autre compagne qu'elle, que je l'attends, et que je l'eusse vitement été querir, si j'eusse su où. — Sire, si vous me juriez cela, j'irais incontinent querir Nicolette, pour l'amour de vous et aussi pour l'amour d'elle. — Au-

q̃ vos le verres. ¶ Et q̃at Aucassins loi/ si en fu m̃lt lies. Et ele se part de lui/ si traist en le vile a le maison le visconte̅sse/ car li visq̃ns ses parins estoit mors. Ele se hergala/ si parla a li tant q̃ele li gehi son afaire/ ⁊ q̃ le viscontesse le recounut ⁊ seut bie̅ q̃ cestoit Nicholete ⁊ q̃ele lauoit norie. Si le fist lauer ⁊ baignier ⁊ seiorner viii. iors tous plains. Si prist vne erbe qui auoit non esclaire/ si sen oinst/ si fu ausi bele q̃ele auoit onq̃ este a nul ior. Se se vesti de rices dras de soye dont la dame auoit asses/ si sassist en le canbre sor vne cueute pointe de drap de soye/ si apela la dame ⁊ li dist q̃ele alast por Aucasins son ami. Et ele si fist. Et q̃at ele

---

cassin jura, puis il lui fit donner vingt livres. Comme elle allait s'éloigner, elle s'aperçut qu'il pleurait, tant était forte son émotion. — Sire, dit-elle, ne vous inquiétez point : avant qu'il soit peu, je vous l'aurai ramenée, je m'y engage.—Aucassin, joyeux, la remercia. Elle se retira aussitôt et s'en alla en la maison de la vicomtesse de la ville, car le vicomte son parrain était mort. Elle s'y hébergea, après lui avoir raconté ses aventures et s'être fait reconnaître d'elle pour la Nicolette qu'elle avait élevée. Elle se lava, baigna et reposa durant huit jours pleins. Au bout de ce temps, elle se frotta le visage d'une herbe qui avait nom éclaire, *s'en oignit avec soin, tant et si bien qu'elle redevint aussi belle*

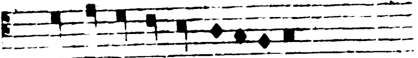
Vint u palais/ si troua Aucasins qui ploroit & regretoit Nicholete samie por cou qele demouroit tant/ & la dame lapela/ si li dist. Aucasins/ or ne vos dementes plus/ mais venes ens aveuc mi/ & se vos mostrerai la riens el mont q vos ames plus/ car cest Nicholete vo duce amie qui de longes teres vos est venue qerre. ¶ Et Aucasins fu lies.



---

que devant. Cela fait, elle se vêtit de riches draps de soie dont la bonne dame avait provision, s'assit en la chambre sur une courte-pointe de même étoffe, et envoya son hôtesse querir son ami. — La vicomtesse s'en vint au palais, où elle trouva Aucassin qui pleurait, regrettant sa mie Nicolette, qui tardait trop à venir à son gré.— Aucassin, lui dit la dame, ne vous lamentez plus et me suivez ; je vous montrerai la chose que vous aimez le plus au monde, c'est-à-dire Nicolette, votre douce amie, qui vous est venue rejoindre de lointains pays.— Aucassin fut bien heureux.

Ici l'on chante.



Qele est venue el pais/
Or fu lies/ ainc ne fu si.
Auoec la dame sest mis/
Dusqua lostel ne prist fin.
En le canbre se sont mis
La u Nicolete sist.
Qāt ele void son ami/
Or fu lie canc ne fu si/
Contre lui en pies sali.
Qāt or le void Aucasins/
Andex ses bras li tendi/
Doucemēt le recuelli/

Quand Aucassin entendit
Que sa mie au clair visage
Était venue au pays,
Il accompagna la dame
Jusqu'à l'hôtel où Nicole
Les attendait tous les deux.
Ils entrèrent dans la chambre
Où sa mie était assise.
Lorsqu'elle vit Aucassin
Elle se dressa soudain
Et lui tendit ses deux bras
Où se jeta son ami,
Lui baisant la lèvre et l'œil.
Toute la nuit fut ainsi

Les eus si baisse & le vis.
La nuict le laisent ensi
Tresquau demain par matin
Q lespousa Aucasins.
Dame de Biaucaire en fist/
Puis vesquirét il mains dis
E menerét lor delis.
Or a sa ioie Aucasins
Et Nicholete autresi.
No cantefable prent fin/

Nen sai plus dire.

Explicit Daucasins & de Nicolete.

Jusqu'au lendemain matin,
Que l'épousa Aucassin,
Dame de Beaucaire en fit.
Ils vécurent de longs jours,
Menant le même déduit.
Heureuse était Nicolette
Et bien heureux Aucassin.
Ici mon récit prend fin,
Ne sais plus dire.

FIN.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le 15 juin 1866
aux frais
DE LA LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE



PAR

BONAVENTURE, DUCESSOIS ET Ce, A PARIS.



